

AMOUR

avec les surréels

MAGAZINE BIMENSUEL N° 5

VENDREDI 14 AVRIL - 5 F



B. BARDOT · D. RECHTER ·
NEW LOOK · IGGY POP

SOMMAIRE

Page 1 : Brigitte Bardot
Page 3 : Antiquités « Mai 68 » par Johnny Gueule d'Amour, photo : S. Dinkins
Page 4 : Interview « La di da... Iggy Pop un garçon moderne » par Guillaume, photos Isabelle
Page 5 : Media « Bye bye Gutenberg » par Sybiline Vierzon, photos : August Sander
Page 6 : Actualité musicale par Luc Lagarde et Johnny Gueule d'Amour
Page 7 : Tean Beat « Robert Gordon » par P.E. Vincent, Zozo de Fillipi
Pages 8-9 : Tête d'affiche « Brigitte Bardot » par

Johnny Gueule d'Amour
Page 10 : Les Aventuriers « Daniel Hechter » par Sybiline Vierzon
Page 11 : Littérature « Si Jésus était là, il serait poète sonore » par J.F. Charpin et « Les ciels de Jaguar » de McClure par Marc Voline
Pages 12-13 : La vie de l'atome « New Look » par Elli Medeiros
Page 14 : Voyages « Un vers dans la grosse pomme » par Lucky Strike, photo : R. Parks
Page 15 : Courrier « Perfidie Albion », photos : Valérie, Emi
Page 16 : Télévision-Cinéma

annie a u

L'ÉROTISME A UN DOLLAR LA PAGE

En 1940, un collectionneur, se disant l'intermédiaire d'un client fortuné autant que mystérieux, offre 100 dollars par mois à Henry Miller pour écrire des histoires érotiques. Miller en parle à Anais Nin et se met au travail, avec enthousiasme au début, puis de plus en plus mauvaise grâce. Obligé d'interrompre ses livraisons, il passera l'interim à Anais Nin. Celle-ci se prend au jeu en y mettant beaucoup d'invention, d'extotisme, de charme... mais le client fait bientôt savoir que le vieux veut du sexe, pas de la poésie. Anais est alors entourée d'amis aussi fauchés les uns que les autres et elle se retrouve en peu de temps à la tête d'une véritable agence de prostitution littéraire, alimentant des écrivains tels que Robert Duncan, Coraese Crosby ou George Baker.

Des années après, revenant sur ce qu'elle écrivait à cette époque, Anais Nin s'aperçoit que dans ces histoires inventées pour divertir un client rapidement haï, sa propre voix n'avait pas été étouffée. Elle y retrouve son expérience de femme, abordant dans le langage qui lui est propre un domaine jusque là exclusivement réservé aux hommes. Elle décide alors de réunir ce témoignage ; ce sont ces éroticas, traduites par Béatrice Commengé, que les éditions Stock viennent de publier. Des aventures du bel aventurier hongrois à celles de Marcel, **Vénus Erotica** comprend seize de ces exercices de style, inspirés par les lectures, les discussions passionnées de l'équipe, et les histoires les plus extravagantes arrivées aux copains. La description des perversions propres à satisfaire les caprices du tyrannique client se mêle aux décors imagés et à une tendresse toujours présente, car malgré tous les rappels à l'ordre Anais Nin n'est pas parvenue à asseptiser totalement un texte qui se révèle attachant, laissant paraître le talent de la grande romancière.

Anais Nin, **Vénus Erotica**, traduit de l'américain par Béatrice Commengé, Stock, 310 p.
DÉRIVE EN CHEMIN DE FER
(LES FANTASMES DE LAGARDE ET MICHARD)

Il peut sembler étonnant, en ouvrant aujourd'hui un livre de poésie, de trouver un avertissement au lecteur digne du temps de Du Bellay. Ce ne sont plus les rugissements apocalyptiques de McClure, mais des alexandrins, groupés en quatrains et distiques, qui composent la plupart du dernier livre de William Cliff, **Marcher au charbon**. Le poète y revendique la trame et le rythme, affirmant sa croyance en la prosodie française telle que l'ont pratiquée Baudelaire et Verlaine. Dans ce recueil qui fait penser à une anthologie des diverses formes de versification, les ballades à la Villon alternent avec tel poème dans le style de Marguerite de Navarre, et des essais plus échevelés parmi lesquels le scénario figure en bonne place où l'auteur s'échappe du carcan auquel il vient à peine de se soumettre, dans des vers libres où se retrouvent les premiers sursauts émancipateurs des symbolistes. Ainsi sent-on par moments l'Apollinaire de **Zone** ou le Laforgue des **Complaintes**. Mais tandis que les différentes formes utilisées décrivent autant de tentatives exorcées, d'influences contradictoires plus ou moins canalisées par le poète dans son travail, le fonds possède une force explosive qui plie tout le reste à sa particularité. C'est la même marginalité, noire, crue et agressive, la tristesse de la vie de tous les jours, l'expérience de la dérive, de l'homosexualité, de la Belgique, qui s'expriment dans des vers classiques que l'originalité du ton rend insolites. Spleen de Bruxelles, capitale européenne au ventre ouvert, d'une Namur citadelle refermée sur elle-même, voyage en train entre les deux, vision des grandes villes, du petit cinéma de quartier... le sexe et les sécrétions corporelles retrouvent leur juste place dans l'interminable ennui quotidien, la tristesse qui s'étale. Et **Marcher au charbon** fait la preuve une fois de plus, que loin de limiter les contraintes du style peuvent être une excellente incitation à jouer avec le texte. William Cliff y réussit fort bien. Le cinéma est permanent.

Marc VOLINE

William Cliff, **Marcher au charbon**, poésie, Gallimard, collection blanche, 130 p.



CONCERT EXCEPTIONNEL A LYON

Dans une école moderne à la périphérie de LYON. Un public de 800 personnes, pour une salle qui n'en contient habituellement que 400, attendait avec impatience l'arrivée des STINKY TOYS. Dès qu'ils arrivèrent sur scène, le public devint hystérique aux sons de « Plastic Faces » de leurs tubes. Elli, Bruno, Jacno, Albin, Hervé ne déçurent pas leur public, leur démonstration pleine d'énergie dura 1 heure et demie à un rythme accablé, ils s'arrêtaient sur la demande de l'organisateur du concert qui craignait que sa sono s'échauffe de trop. Après avoir vécu un concert aussi fabuleux, on ne peut que se plaindre de ne pas voir les TOYS monter souvent sur scène. Heureusement une tournée dans le sud débute à la fin de ce mois et un 2ème Album est en préparation.

nouvelle adresse
22 rue nd de
lorette paris 1x

45 t

84 Flesh ; D. SECTION SALTED CITY CHEZ SKYDOG
POCHETTE BAZOOKA

84 résulte entre autres de quelques séjours londoniens où Pierre Goddard Belock et Louis enquêtèrent pour leur propre enseignement sur les nouvelles fulgurances britanniques. On pourrait s'étonner que le disque soit sorti sous le nom de 84 Flesh ; en effet, Henry Flesh fut simplement le chanteur et parolier de 84. Il en fut aussi la façade. Mais le résultat vaut surtout pour Belock (dont je dirais avec une gentillesse qui n'a d'égale que ma lucidité, qu'il est le meilleur guitariste sur Paris : dont je dirais également qu'il est digne de son grand inspirateur Mick Ronson) pour Pierre Goddard, ce dandy de toujours qui tranche un son d'une compacité nerveuse extrême. C'est Pierre qui eut l'initiative du groupe ; il en fut l'élément principal. Louis fut un bassiste efficace ; et le batteur, cet autre Goddard, enrichit le tout d'une ossature rythmique non-négligeable. 84 n'existe plus à ce jour mais les gens qui le composèrent ont d'autres projets pour l'avenir. C'est le début de SUICIDE ROMEO.

BEE GEES HOW DEEP IS YOUR LOVE
CHEZ POLYDOR

Les ravissants frères Gibb de nos tendres années se sont convertis, comme bien d'autres, au Disco. Nul regret ne saurait tenir ; bien sûr la mémoire est un lieu privilégié et nous aimerons toujours écouter Holiday ou Massachusetts, ces précieux tubes de notre passé. Néanmoins, il faut savoir que les bee-gees ont fait peu neuve et que cette peau-là est d'un satin merveilleusement carressant. Disco-tendresse. Amours bleutées de la nuit. Dommage qu'ils soient devenus barbus. A ANNIE, on déplore la même chose pour Steve Mc Queen. Enfin !
SNATCH ALL I WANT WHEN I'M BORED
CHEZ LIGHTING RECORDS

Une bien belle pochette pour un disque bien décevant. En produisant ce nouveau groupe. Ses raisons me demeurent mystérieuses. Où est ici la modernité ? Où la beauté se cache-t-elle ? Questions sans réponses. Il va falloir se méfier.

Luc LAGARDE

concert

LES SAINTS AU BUS PALLADIUM le 17 avril

EN 1778, JAMES COOK découvre l'Australie et cet animal étrange, le KANGOUROU qui en une heure vous parcourra 48 kilomètres — Depuis, l'Australie a connu la colonisation, l'indépendance et... LES SAINTS qui, juste revanche sur les descendants de JAMES COOK sont venus planter le drapeau australien sur BIG BEN en 1976 — musique simple mais qui vous prend aux tripes à l'image sans doute de leur pays, vaste continent dont les normes plaines ne se heurtent qu'à de hautes montagnes — L'ennui, cette tare des civilisations industrielles, est là-bas accentué par l'étrange situation de ce pays autrefois relié à l'ASIE, au carrefour entre les cinq continents, une distanciation qui s'opère et crée l'impression d'un monde schizophrénique, non plus vécu cette fois intellectuellement, mais géographiquement — que savons-nous en fait de l'Australie ? A part l'exotisme dû à la présence des kangourous et aux doux rêves des babas d'un exil doré après de mirifiques troupeaux de moutons — au bout du monde ! et pourtant, LES SAINTS ont réussi à vaincre la distance et nous paraîtraient européens, s'il n'y avait ce douloureux choix constant entre être obligé de jouer chez soi ou un exil cruel en ANGLETERRE — les SAINTS n'ont pas saisi cette aux uniformes en vogue chez nous durant le mode PUNK, rappelez-vous cette émission de JUKE BOX où on les a vus coincés entre DAMNED et CLASH avec comme unique toile de fond une pièce vide crasseuse et des vêtements sobres, quotidiens, terriblement quotidiens et les cheveux du chateau d'une longueur ma foi longue — leur musique est forte, elle ne tombe jamais dans le hard-rock, un STOOGES réactualisé sans le mythe — ces garçons me sont décidément fort sympathiques et ne me contentant pas des deux trente-trois tous commis à ce jour, je ne saurais que m'inviter au BUS PALLADIUM le 17 avril.

JOHNNY Gueule d'Amour

WITT — PATTI SMITH — (recueil de poésies)

MICHEL ESTEBAN est un jeune homme très actif qu'il est inutile de présenter. Succèsivement fondateur de HARRY COVER (les fameux T. SHIRT et la non moins célèbre boutique), ROCK NEWS (premier mensuel de rock pas crétin) et REBEL Records (maison de disques), il a su remuer quand il le fallait notre chère capitale qui sombrerait dans l'ennui (ça ne l'a pas empêché de continuer, mais à l'impossible nul n'est tenu). MICHEL ESTEBAN et PATTI SMITH* sont amis. Il était donc naturel qu'elle confie à notre speedy boy la traduction de son bouquin de poésie. WITT est son nom. Une écriture à cheval entre la beat génération et le XIX^{ème} français. A ce qu'il m'a semblé tout de moins, mais ne vous y fiez pas trop, je n'y connais absolument rien. Comme tous les recueils de poésie, il y a à boire et à manger. Le chant et le moins chantant et l'écho du beau et le presque beau, avec, comme de bien entendu, l'ombre de RIMBAUD qui plane sur le tout. Pas de quoi faire trembler le favori du prochain goncourt (c'est pas avec ce genre de papiers que je pourrais gagner le prix PULIZIER), mais un bouquin qui ravira les fans de PATTI SMITH et de poésie. Ah ! j'allais oublier : le livre est bilingue, et il y a un tas de photos. Voilà, c'est tout.

SUITE — si vous n'aimez pas PATTI SMITH, achetez-le quand même : ça vous permettra de critiquer un bon coup.

AMILCAR BREXTON

*Célèbre chanteuse de Rock.

« Des fleurs pour ALGERNON »

Roman-fiction — des chercheurs américains font des expériences sur une ravissante souris ; ALGERNON et découvrent qu'ils peuvent quadrupler les facteurs intellectuels de ce charmant animal — et sur ce bipède qu'est l'homme ? faudrait voir et tenter le coup — justement, CHARLIE, 30 ans, brave garçon boulanger, âge mental 5 ans, voudrait devenir intelligent et suit des cours dans une école d'attardés — Alors CHARLIE devient cobaye et se voit devenir réellement doué, surdoué même puisqu'il surpassera ses professeurs-chercheurs, mais l'expérience a ses limites dans le temps et il vivra une régression impitoyable qui le ramènera à l'état zéro de la pensée pipi, cacca, popo —

Roman attachant qui se lit d'un trait, c'est une réflexion sur la relativité de l'intelligence — A travers la fiction, notre Histoire à tous — en un saisissement raccourci, de l'enfance à la mort, la naissance de la pensée, son apogée et son déclin, la solitude, etc. CHARLIE découvre le triste sort de ceux qui brouillent le jeu des relations sociales : on l'aimait « idiot du village » et on ne lui pardonne pas son soudain génie, inimitié et suspicion, chacun doit rester à sa place : bouffon, playboy ou triste sion c'est le rejet —

CHARLIE partagé entre l'enfant et l'adulte, image du savant qui joue aux petits trains chez lui le soir, nous connaissons tous ces deux côtés de nos personnalités et il arrive le moment où l'adulte retombe en enfance : sennilifié ! bref, « Des fleurs pour ALGERNON », livre pas intelto pour deux sous, nous emmène loin dans la réflexion et c'est le propre d'un bon bouquin que d'être simple et abordable, si vous devez bientôt partir dans une Ile déserte, dépêchez-vous de régler ce dernier achat !

J.G.A.

LE CENTENAIRE DE MAI 68

Un paradoxe — MAI 68 fut une révolte spontanée contre le conformisme, un grand souffle irrationnel contre des valeurs jaunies par le temps : le mythe DE GAULLE et la grandeur de la FRANCE, une éducation anachronique, etc. et maintenant en 1978, dix ans ou cent ans après, on ne sait plus, tellement ça paraît loin, MAI 68 représente LE SYMBOLE du conformisme des années 70 — à l'occasion de cet anniversaire pour anciens combattants, on va vous ressortir moult documents poussiéreux et thèses sociologico-politiques — le moins qu'on puisse dire, c'est que vraiment on va nous en tartiner le mou — c'est d'ailleurs commencé puisque le 22 mars une bonne partie des quotidiens a été faire un tour à NANTERRE pour voir si ça n'allait pas repartir comme dix ans en arrière — Films, bouquins, mémoires vont faire la bonne fortune des entreprises nécrologiques —

Regardez-les donc autour de vous, ces héritiers de MAI 68 !!! Ils sont tous dans le coup, tous de gôche, ils ne savent plus vivre, ils vivent comme de vieilles grand-mères sur les valeurs sacrées de leur enfance et je les mets tous dans le même sac : gauchistes avec petit cartable sous le bras, féministes qui ne lisent que des journaux féministes, écologistes bon teint qui cultivent leurs barbes comme les jardiniers leurs potagers, autonomes qui font de la politikk comme les autres, nouveaux philosophes qui dissertent sur le sexe des anges au coin d'un bon feu à MONFORT-LAMAURY, marginaux de tous poils qui fument leurs joints comme mon père boit son coup de rouge, qui écoutent leur musique « pop » comme s'ils allaient atteindre le nirvana — ils ont tous une fois dans leur vie dérangé une institution quelle qu'elle soit et maintenant ils vivent là-dessus, comme des gens qui ont fait la guerre et qui ont droit au repos — ils ne vont voir que des films avec lesquels ils sont d'accord d'avance, ils ne lisent que des journaux qui cadrent avec leurs étiquettes — ILS M'EMMERDENT !!

Lisez le courrier des lecteurs du journal LIBERATION — gauchistes, écologistes, féministes, autonomes, nouveaux philosophes, marginaux, ils sont tous malades de la tête, ils réfléchissent sur tout, sur une cédille, un point d'exclamation, un mot de travers, ils se brouillent sur un « RIEN » à propos de n'importe quoi — « moi, je suis un bon autonome, l'autre c'est un faux » — « moi, je suis un vrai révolutionnaire, les autres sont sociaux-traitres » etc. petit langage clos qui ne sort pas du périmètre d'une marginalité désuète !

TU NE PEUX RIEN FAIRE QUI NE RENTRE PAS DANS LEUR LIBÉRATION TROU DU CUL !!! tu lis « PARIS-MATCH » pour t'informer, ça y est tu es « récupéré », tu regardes les informations télévisées, tu es « contaminé », tu veux aller à la mer ou au ski, tu es « bourgeois », tu suis le match de foot « ZURICH-BASTIA », tu es « CON », tu écoutes BEETHOVEN, tu es « vieux », tu ne votes pas, tu es « irresponsable », tu lis un bouquin de cul, tu es « malade », tu parles du western que tu as apprécié hier soir, tu es « ridicule » COMMENT ? C'EST ÇA, LEUR RÉVOLUTION CULTURELLE !!! Une vision du monde qui ne dépasse pas l'envergure d'un trou de souris — quelle régression !

En 1967, tout le monde s'informait sur tout, ça allait du dernier disque des BEATLES à la lecture de « TOUT L'UNIVERS » — Le monde semblait s'ouvrir, la société de consommation tendait ses bras et pourtant la vie restait désespérément fermée dans de vieilles structures, alors MAI 69 a représenté une formidable explosion sous la poussée de toutes ces nouvelles sensibilités — un besoin de mettre en pratique et de coordonner tout l'inconscient moderne —

Cette ouverture — MAI 68 — a amené une fermeture : le gauchisme et tous ses dérivés ! — pour transformer la société, v'là-ty pas qu'il leur a fallu relire les grands classiques révolutionnaires de A à Z et LA POLITIKK est devenue le fin du fin — LA FRANCE VIT SOUS L'ERE DE LA DICTATURE DE LA POLITIKK — les sciences, la géographie, l'histoire, les sports, les romans etc. ne sont plus rien par rapport aux nouvelles théories sur l'union de la gauche et ses perspectives, l'écologie, le féminisme, etc. — JE CARICATURE MAIS SI PEU !!! MAI 68 est devenu une prison où chaque taulard possède son étiquette et personne ne vuet démodre de sa vérité — comment voulez-vous que de tels gens soient synonymes d'une quelconque vie ?! ILS SONT MORTS !

Des gens engoncés, paranos, atteints de la cervelle, masturbés intellectuels, ils sont fermés à TOUT CE QUI EST NOUVEAU — je ne sais pas, mais essayez de VOUS EN SORTIR — lisez-informez-vous — SYBILLINE VIERZON dans un précédent numéro disait que les gens étaient sursaturés d'informations mais c'est faux, ils croient en fait tout savoir mais ils ne savent plus rien — les gens et soixante-huitards en particulier, ne s'intéressent plus qu'à l'essentiel et tout ce qui est annexe, général, futile, est jeté à la poubelle — on ne table plus que les valeurs sûres et seules les ventes font recette : de KRIVINE à CLASH — Tu peux dire des choses intéressantes ou faire une musique nouvelle, s'il n'y a pas ta photo dans POLITIQUE-HEBDO, LIBÉRATION ou BEST, ROCK'N'FOLK, tu peux attendre la retraite ! —

Alors, messieurs les journalistes plutôt que de faire des paris pour ou contre un nouveau MAI 68, plutôt que de faire des pèlerinages à NANTERRE, organisez plutôt des matchs de foot entre vous — je crois que c'est une coutume qui se pratique encore, non ? mais ne perdons pas notre temps en supputations hasardeuses.

Pourquoi vouloir à tout prix prévoir la nouvelle explosion, pourquoi vivre sur un mythe dépassé ? Il n'y a pas à vouloir tout théoriser — les choses passent et lassent et puis, c'est tout — demain, cela sera peut-être l'apocalypse, la révolution, la guerre éclair, le néant sans futur, le terrorisme — rien à foutre ! — il faut savoir humer le vent et se laisser porter — c'est un peu comme en gymnastique, inspirez, expirez — allez, décontractez-vous et jetez vos vieilles fringues, le patchouli, les shit, les épingle à nourrice, les drapeaux rouges, noirs, verts, mauves, jetez tout ce qui est étiquetté, jetez TOUT !!! SOYEZ NEUFS, LISEZ ANNIE !!!

JOHNNY Gueule d'Amour

LA TIMIDITÉ
VAINCUE

SUP-AIR

Suppression du trac, des complexes d'infériorité, de l'absence d'ambition et de cette paralysie indéfinissable, morale et physique à la fois, qui écarte de vous les joies du succès et même de l'amour.

Développez en vous l'autorité, l'assurance, l'audace, l'éloquence, la puissance personnelle, la faculté de réussir dans la vie, de se faire des amis et d'être heureux, grâce à une méthode simple et agréable, véritable entraînement de l'esprit et des nerfs.

Sur simple demande, sans engagement de votre part, le C.E.P. (Serv. R. 298) : Boîte Postale 294, avenue Thiers, 06009 NICE EDEK, vous enverra gratuitement, sans marque extérieure, sa documentation complète et son livre passionnant, « LA TIMIDITÉ, SES CAUSES ET SON TRAITEMENT ». Nombreuses références dans les milieux catholiques.

JOB

ladidadida... IGGY POP, un garçon moderne.

Munis de leurs seuls courage, magnétos et appareils photos, le jeune reporter accompagné de sa fidèle photographe, franchirent les portes du théâtre de l'Empire, un beau mardi 21 mars, sous une pluie battante. IGGY POP passait à Blue Jean (la messe dominicale des jeunes de 7 à 77 ans). On allait le voir. Il arriverait vers 18 heures.

1ère partie

Une meute de groupies cosmopolites, dont Esther, sa petite amie, nous empêchent de rentrer dans la loge 14 où IGGY se déshabille, pour enfiler un justaucorps noir qui lui laisse les fesses à l'air, une paire de socquettes blanches et de petits escarpins vernis. Il a le cheveu long.

Soudain, on l'annonce. Un vieux-nouveau titre « I GO A RIGHT ». IGGY danse devant Valérie, l'égérie-jolie des Guilty-Razoirs, COUPEZ !! « Ariel, tu veux bien dire à IGGY qu'il recommence, mais seul et dans les endroits éclairés ? » Faux départ. On reprend. Jean-Loup Laffont, allongé sur le ventre, paraît bien empressé à côté de l'IGUANE. « Eur ! IGGY âre yoo olright ? » « YEAH ! » Hurlements, IGGY démarre, saute, griffe, mord, se déhanche et esquisse un strip-tease à la Marlène Dietrich. Il ne joue pas le jeu du play-back, il ne fait pas semblant et décapite Blondie en effigie : nouvelles stupeurs, nouvelle colère de la réalisatrice et de ses acolytes. IGGY s'enfuit. Il sortira par une porte dérobée pour échapper à la meute des photographes.

2ème partie

Jeudi 23 dans un bureau de RGA, IGGY accorde une après-midi d'interview. Dur, très dur. Avant, Isabel et moi, Brenda Jackson pour Feeling qui s'est fait jeter pour un retard de dix minutes par Peter Davis, un « ami ». Hervé Muller s'est vu annuler son interview faute de ne pas l'avoir confirmée. Bob Wiener de Paris Metro tient cinq bonnes minutes. C'est à nous. On nous guide à travers un dédale de couloirs. Morts de peur, nous entrons. IGGY est très cool. Assis dans un fauteuil, un Stetson sur la tête, une veste jaune canari sur le dos. Il a beaucoup aimé les premiers numéros d'« AN-NIE » et il flashe sur la veste rouge d'Isabel. Ponctuant chacune de mes questions par un sourire éclatant (sauf une fois) et un bref « Good question ».

L'INTERVIEW

Guillaume : Qu'entends-tu par un garçon moderne ?

IGGY : Bonne question. Je suis un garçon moderne car je suis plus important que tous les techniciens, que tous les technocrates dont on ne cesse de nous rebattre



les oreilles qu'ils sont l'essence du monde. Quand tu veux une fille, quand tu veux l'impressionner et que tu y arrives en chantant LA-DI-DA-DI-DA, alors tu es un garçon moderne.

G. : Que penses-tu de la mode ?

IGGY : Je n'y pense pas. La mode c'est ce que tu vois aujourd'hui et qui sera périmé demain. Je ne suis pas de cette catégorie, je ne suis pas une « star ».

G. : Tu n'as pas envie d'être une star ?

IGGY : Non. Je n'en serai jamais une. J'utilise leurs salles de concerts, leurs bureaux. J'utilise la gloire et l'argent mais je vaudrais mieux que cela. (Silence...) Est-ce que Pacadis est là ?

G. : Non, justement, à propos de Pacadis, sa philosophie est « sexe, drogue et violence ». Qu'en penses-tu ?

IGGY : Je suppose que si cela est sa philosophie, c'est qu'il ne l'a pas vécue. Moi, je l'ai vécue. Je n'en suis pas... fier et ce c'est pas ma philosophie.

G. : Quelle est ta philosophie, su tu en as une ?

IGGY : Protéger ma musique à tout prix. Faire plaisir aux gens que j'aime et que j'apprécie.

G. : Que penses-tu de ce qu'on appelle la « New-Wave » ?

IGGY : Elle est morte il y a cinq ans quand les STOOGES finirent par mourir.

G. : Lors de ton dernier concert à Paris, tu as été présenté comme le « parrain du punk ».

IGGY : Alors, je suppose que je le suis. J'ai fait quelque chose de différent qui a donné naissance au... comment dis-tu ?

G. : Punk... non ?

IGGY : Ah, oui, c'est cela. Mais c'est toujours pareil. Quand j'étais en « High-school » à Détroit, les conards de ma classe qui avaient de l'argent, s'achetaient une guitare pour imiter Mick Jagger (?). Comme je l'ai déjà dit, la violence est quelque chose dont on n'a pas à se glorifier. Je m'y suis livré fortement, très fortement. La différence entre les punks et moi, c'est que j'étais sincère, véridique et qu'eux pensent que la violence est un bon instrument de promotion. Moi, je m'en fous, je suis en-dehors. Je chante pour faire plaisir aux gens que j'aime bien, aux cent personnes, véridiques disséminées parmi les dix-mille d'une salle de concert. Je ne fais pas de

promotion, de racolage.

G. : Que penses-tu d'une nouvelle tendance musicale représentée par le nouveau Kraftwerk ou bien devo ?

IGGY : Devo ce sont des types très bien. Ils sont venus jouer dans ma maison en Californie, on passait des heures à travailler ensemble. Ils sont très intelligents. Kraftwerk ce n'est pas pareil. Ce sont des gens subtils et intelligents, peut-être un peu froids, mais fantastiques.



G. : Quels sont tes artistes préférés ?

IGGY : Brion, Gysin, le type qui a inventé la méthode d'écriture du « cut up », dont s'est beaucoup servi Burroughs. Ses livres sont fantastiques, toujours le même livre réinjecté dans une autre trame, la continuité du désordre apparent. (Here comes Johnny Yen again ; celui-ci est un personnage du livre de Burroughs).

G. : (Brion était dans la pièce, très smart, un verre de chivas à la main, venu apporter son dernier livre à IGGY, oh ! pardon, Jimmy). Tu aimes la peinture ?

IGGY : Les expressionnistes allemands. G. : Egon Schiele ?

IGGY : Non, Erich Heckle. J'ai vu un tableau de lui à Berlin, le portrait d'un homme exactement comme moi, j'en suis tombé à la renverse ! C'est de là que vient la pause que j'ai prise pour « The Idiot ». G. En regardant bien la pochette de « Lust for Life », je trouve que tu ressembles formidablement au personnage mascotte de « Mad Magazine », ce pauvre gosse un peu bête et fou-fou.

IGGY : C'est cela, c'est exactement cela ! Je suis heureux ! Tu es la première personne qui le remarque. C'est tout à fait

ça, c'est la suite logique de « The Idiot » : Alfred E Neumann !!

Tu as entendu le nouvel album ?

G. : Un bout, j'adore « Sweet sixteen » ! IGGY : J'adore cette version.

G. : Avec qui joues-tu sur cet album ? IGGY : Hunt Sales, Tony Sales, Stacy Heydon, Rich Gardner, Scott Thurston, David Bowies, IGGY Pop (!) J'ai un nouveau groupe sur la prochaine tournée.

G. IGGY, c'est toi ?

IGGY : Non, moi c'est Jim, L'HOMME. IGGY c'est LUI (au cas où vous ne le sauriez pas, IGGY s'appelle James ou Jim).

G. : Que t'a apporté cette bowie ?

IGGY : De l'amitié, du bonheur, du bon temps.

G. : On a prétendu qu'il t'avait un peu discipliné ?

IGGY : No comment... Éteins le magnéto, s'il te plaît.

Nous restons un peu, Peter Davis met la version « Live » de Sweet Sixteen à fond. IGGY se repose... Après un moment :

IGGY : Je vais avoir 31 ans, c'est un âge ambigu, c'est pourquoi j'ai écrit : « sweet sixteen », 16 ans est un âge sans compromission.

« Sweet Sixteen tell me what could I do ».

De galère en galère (IGGY est très protégé), IGGY arrive à nous donner rendez-vous, me glissant à l'oreille le numéro de son appartement avant d'être entraîné par Esther dans une limousine.

3ème partie

Pas mal de monde dans l'appartement 611, une étrange faune.

G. : Qu'est-ce qui est arrivé à tes cheveux ? Tu les avis longs pour l'émission et maintenant ils sont plus courts ?

IGGY : J'ai été tellement mauvais pour cette émission que j'ai fait ça pour me punir. C'est comme dans le temps où je plongeais sur des tessons de bouteilles. De toutes façons, je ne ressens pas la douleur.

IGGY est nu, il a un corps superbe. Des Allemands viennent pour faire une interview. IGGY enfiler un peignoir de bain blanc, toujours très cool, s'affaire de tous côtés, le sourire au coin des lèvres de celui qui en a beaucoup vu, et plus encore...

(he's had it in the ear before). Il est bronzé, très bronzé, il revient du Kenya. Good times. Il semble confiant, dans une forme éclatante. Here comes succes...

IGGY : Guillaume, prends note ! J'ai trouvé !! Hitler a inventé le rock'n'roll, Castro le reggae, Kroutchev le punk ! C'est bien, hein ? C'est très bien !!

Intelligent, beau, plein d'humour, d'énergie, IGGY est véritablement plus qu'une star. Il reviendra pour des concerts à Paris en mai. Nous l'attendons...

PS — Lors de la présentation de Blue Jean, Jacques Martin et son ami grosnez, ont présenté Ygy comme une nouvelle extravagance new-yorkaise, très bizarre (sourire entendu de l'homme respectable à qui on ne la fait pas).

1) Cher Jacques, IGGY n'est pas une « nouvelle extravagance » puisqu'il faisait déjà du rock quand tu en étais encore à la variété pseudo-humoristico-paillardie.

2) Très cher Jacques, bien qu'il ne soit ni aussi beau, ni aussi intelligent que toi, IGGY n'est pas de New-York, mais de Détroit. A bientôt, très cher Jacques.

Article :
Guillaume et Isabelle
Photos :
Isabelle

BYE BYE GUTENBERG

Quand je suis né, au-dessus de mon berceau, une bonne tête de fée m'est apparue. Son nom était CATHERINE LANGEAIS. Son regard à la fois froid et complice a bercé mes plus tendres années. Bien cadrée dans son petit écran, propre, digne et sécurisante, cette femme-tronc m'a tenu compagnie, parlé, expliqué le monde et les programmes télé. Ce n'était pas encore le temps des jolies speakerines bafouilleuses, mais tout compte fait, c'était quand même pas mal. GINA et GINO, mes parents, ont toujours été branchés sur les médias audio et visuels et dès qu'ils l'ont pu, ils se sont payé un peu de télévision. Maintenant que les années ont passé, ils ont dans leur home douillet, deux télé et un troupeau de radios en plus ou moins bon état. C'est donc ainsi que, dès le commencement, la télévision a fait partie de mon univers, et la légende familiale dit que la première phrase que j'ai proférée fut : « Moman ! y'a FERNAND REYNAUD à la télé ». Mon appétit télévisuel était sans borne et rien ni personne ne pouvait l'empêcher de croître. Il me fallait tout visionner. Bien sûr et pour commencer le feuilleton de dix neuf heures (JANIQUE AIMÉE. LE TEMPS DES COPAINS), les jeux (L'HOMME DU XXÈME SIECLE. LA TETE ET LES JAMBES), les films et les émissions historiques (LA CAMERA EXPLORE LE TEMPS). Oui, tout cela, mais aussi LECTURE POUR TOUS ou l'émission médicale d'ÉTIENNE LALOU et IGOR BARERE (vers 22 h 30) que j'ingurgitais sans en comprendre un traître mot. Vous imaginez sans peine quelle corrida ménagère c'était - chaque soir. Je menais une guerre de tranchée pour rester accroché le plus longtemps possible aux bras du fauteuil qui faisait face à la télé, et à ce petit jeu-là, j'étais devenu tellement expert, que mes géniteurs cédaient plus souvent que moi.

Pour compléter le tableau, est-il besoin de dire que, très vite, je me suis jeté, en plus, dans la lecture étreinte de nombreux illustrés. Mes préférés étaient : PIM PAM POU MIPPO, MICKY le petit ranger, BLECK LE ROC (par mille putois puants !).

La télévision a bouleversé le monde. Elle a changé les rapports entre les enfants et les adultes. Si vous avez un enfant qui est un assidu de la petite lucarne, vous avez intérêt à vous documenter sérieusement sur un peu tous les sujets si vous ne voulez pas vous faire traiter de vieux schnock. Les choses sont ainsi. L'enfant ne fait plus l'apprentissage du monde à travers l'expérience de ses parents. De nos jours, le premier camouflet que reçoit l'autorité parentale a lieu le jour où le père marque moins de points que son fils au jeu DES CHIFFRES ET DES LETTRES.

Elle a changé la perception du monde de tout un chacun. D'un œil blasé, nous regardons le monde et ses points chauds et nous n'entrevoions plus les catastrophes ou les événements exceptionnels de façon passionnée. Nous adoptions le regard du technicien. Et c'est aussi bien.

Depuis trente ans, la planète GUTENBERG est malade. On dit même que son mal est incurable. D'aucuns s'en émeuvent et mènent croisade pour tenter de la sauver. Entreprise réactionnaire s'il en fût. Parmi ces croisés d'un autre



temps, on trouve des gogos venus de tous ses milieux : vieux grincheux séniles, gauchistes, syndicat du livre CGT, écologistes, parents d'élèves, et j'en passe. C'est en quelque sorte l'alliance sacrée. Pour eux, la télé, voilà l'ennemi. « C'est elle qui tue la presse ! » disent-ils, l'écume à la commissure des lèvres. A l'heure où la vidéo est commercialisée (c'est encore un peu trop cher, mais ne désespérez pas : ça vient), à l'heure où les procédés de télévision tridimensionnelle sont en passe d'être au point, tenir un tel discours me paraît être la preuve d'une débilité congénitale tout à fait déconcertante. Faut-il être sot pour ne pas voir l'énorme avantage qu'a l'image sur le mot. L'image évoque, le mot explique, dirige. Tout est là. Et ceux-là mêmes qui vitupèrent contre la (pseudo) dictature de l'image, sont les tenants d'un totalitarisme séculaire autrement dangereux et dévastateur. Depuis des siècles, au nom du savoir, l'écrit s'est fait l'intermédiaire de tous les mensonges, de toutes les hypocrisies, de toutes ces vérités qu'on a voulu universelles. Avec l'image, rien de tout cela : c'est le voyeur qui fait, pour son propre compte, le décodage. Chacun voit ce qu'il veut/peut voir. Un point c'est tout.

Dans ce contexte-là, il n'est pas étonnant de voir l'expérience de BAZOOKA prod. rencontrer un succès certain (plus de douze mille numéros de « UN REGARD MODERNE » vendus à Paris uniquement). Inutile de vous dire que ce succès me remplit de joie à n'en plus finir.

Même l'école, cette grande obscurantiste de toujours, prend le train en marche. En effet, j'ai vu à la télévision, qu'il y avait dans certaines classes expérimentales des tentatives pédagogiques fort louables, basées sur l'image. Dans certains cas, c'est l'appareil photo qui sert de média. Les enfants mitraillent, on développe, et l'on discute des motivations de chacun par rapport aux sujets choisis. Vous pouvez faire confiance aux enfants : leurs réactions sont toujours passionnantes. Dans d'autres cas, on se sert de la vidéo, le fin du fin en matière technique. Là, bien entendu, on travaille en équipe et sitôt que l'aspect magique de l'appareil s'estompe pour laisser place à l'outil, ça devient littéralement un délire d'imagination.

Alors, me direz-vous, pourquoi diantre ANNIE est-il un journal écrit ? Et pourquoi écrire un long texte à la gloire de l'image ? La contradiction est de taille et je ne cherche pas à

l'occulter. En effet, toute passionnante que puisse être la vie d'un grand magazine d'actualité, si en France on vendait autant de vidéos que de magnétophones, ANNIE n'aurait certainement plus un support de papier. Enfin, en attendant...

Il y a de nombreux mois, un ouvrier (alors en grève) du Parisien Libéré, m'a fait visiter les locaux de son entreprise occupée. En bon guide qu'il était, il laissa la salle des rotatives pour la fin de la visite - le clou quoi - l'image hallucinée de ces gigantesques structures d'acier dépassa, et de loin, tout ce que j'avais pu voir jusqu'alors. Nous passâmes là, assis dans un coin, une bonne partie de la nuit, dans la contemplation béate de ces machines géantes et inutiles puisqu'inemployées. Cela me rappela étrangement les carcasses de ces monstres préhistoriques terrassés jadis par la sélection naturelle, que l'on peut voir au Museum. C'est sur cette vision tout à fait prémonitrice, que je décidai de prendre congé, et d'aller vivre ma nuit.

Bye bye GUTENBERG, et sans rancune.

SYBILINE VIERZON

ABONNEZ VOUS !

France ,

ETRANGER

13 numeros (6 mois) : 60 francs 80 francs

26 numeros (1 an) : 120 francs 160 francs

Nom Prénom.....

Adresse

..... Code postal

Ci-joint la somme de

le papier à cigarettes aéré



suicide

Suicide est un groupe new-yorkais. Suicide est un groupe de deux personnes : Alan Vega au chant (sensuel comme sut l'être Lou Reed) et Martin Rev aux claviers. Pourquoi ce nom de Suicide ? Suicide répond : il faut se suicider pour parvenir à quelque chose, changer, devenir quelqu'un d'autre, mais la plupart des gens naissent un fois, grandissent, et meurent. Et ils n'ont eu qu'une vie. Non pas suicidaire mais transformiste. Suicide meurt et renaît à minuit, régulièrement. Suicide est sensuel, Suicide est religieux. Suicide convoque les Doors en quelque point de la carte urbaine ou de l'autoroute. Suicide photographie de lents suicides sophistiqués façon Andy Warhol. REPTILIEN. Suicide est reptilien. A les écouter, nous sommes pris dans le jeu d'une reptation qui commande à nos sens et les convoque sous le drap d'un fantôme, pur objet de jouissance mentale. Aux confins d'un Monde renversé où la Mort prend du relief à mesure que la Vie en perd. Suicide est un serpent qui rampe sur le plan des sens et glisse là où la Mort bée. FIÉVREUX. Suicide est fiévreux. Non pas enfiévré car il est toujours d'une température égale. Mais fiévreux parce que tel un malade il a des sueurs qui perlent sur son front. Mieux, il a des moiteurs. Tel un malade, il ne dort jamais mais il est toujours aux portes du sommeil (ou de la Mort), en état de somnolence très exactement.

CARDIOMORPHE. Suicide est cardiomorphe ; il a la forme d'un cœur. « Frankie Teardrop a greffera son cœur à l'endroit du vôtre, dès lors éjecté. » Frankie Teardrop a plus qu'une plage sonore est une opération chirurgicale. Suicide est chirurgical.

GOTHIQUE. Suicide est gothique. Il se compromet dans la nef centrale d'une haute cathédrale sous les voûtes de laquelle le son s'engouffre et frôle les anges. Suicide entretient le culte des anges et des fantômes. Suicide est le lieu quasi-religieux d'une visitation.

CIREUX. Suicide est un mannequin de cire. De cire et non de polyuréthane, car le polyuréthane simule très exactement la peau d'un vivant alors que la cire évoque plus un masque mortuaire.

BÉANT. Suicide est béant, d'une béance mortelle. Suicide est un ser-

pent qui rampe sur le plan des sens et glisse là où la mort bée. La Mort est Béance ; Suicide est cette béance.

VERTIGINEUX. Étant béant, Suicide est vertigineux car on ne saurait contempler un trou sans vertige. Suicide est vertigineux, d'un vertige qui confine à la liquéfaction. Le Trou est un puits au fond duquel Les Eaux de la Mort valent pour l'éternité.

ABYSSALE. Étant d'un vertige li- quide, Suicide est aquatique ou mieux, abyssale. Les abysses sont de grandes profondeurs océaniques et l'on ne saurait les explorer sans vertige.

NOCTURNE. Suicide est nocturne car c'est à Minuit qu'il se suicide afin de renaître. Suicide somnole aux portes de la Mort puis il la rejoint d'un coup tranchant, d'un coup décisif. Minuit est bien l'heure du crime. C'est dans la fièvre, à haute température, que Suicide se tue. Suicide est un Rite. Un rite de Mort et de Renaissance qui se fait nuitamment. Un rite qui inclut la Fièvre comme son élément premier et la Mort comme son gage de renouveau. Suicide est la réitération d'un Rite.

CARESSANT. Suicide est caressant. Suicide suit le parcours amoureux d'une peau translucide. Au travers de la peau (Alan Vega, Vocals) apparaît l'Esprit Visiteur (Martin Rev, instruments).

SUBDERMIQUE. Suicide est subdermique. Sous la peau, loge un fantôme qui est la Mort. C'est sous cette peau, du fait même de sa transparence que l'Esprit se révèle à nous. L'Esprit est la Mort ; L'Esprit est l'ange de la Mort.

POUR MÉMOIRE. Suicide est han- té. Suicide est une cathédrale, le lieu d'une visitation où la Mort est convoquée. Suicide convoque la Mort là où Subway Sect ne fait que l'invoquer. Suicide est un serpent qui rampe sous la peau et glisse là où la Mort bée. Suicide ne cessera de répéter ces quelques mots : « Il faut se suicider pour parvenir à quelque chose, changer, devenir quelqu'un d'autre, mais la plu- part des gens naissent une fois, grandissent, et meurent. ET ILS N'ONT EU QU'UNE VIE ».

Luc Lagarde

N.B. — La Mort est un principe actif, le principe même de la mutation.

diodes



Voyageons avec le rock'n'roll, au- jourd'hui le CANADA !

TORONTO, une grande ville indus- trielle près de la frontière dans l'ON- TARIO, les ÉTATS-UNIS ne sont pas loin et les rumeurs du CBGB' ne sont après tout qu'à une longueur d'auto- route.

En 1976, il ne se passe rien à TO- RONTO. Seul un circuit de bar existe pour les concerts de rock et si vous voulez organiser un concert, vous devez signer avec des agences qui contrô- lent chaque endroit où il est possible de jouer et chaque groupe doit se plier à leurs exigences, sinon une seule solu- tion, fuir la ville !

C'est pourtant dans ce contexte que va naître la nouvelle vague canadienne, rompant avec le statu quo établi. Dans un coin de la ville, un quartier malsain où l'on peut apercevoir de nombreux ivrognes, se situe une bonne vieille institution : l'ONTARIO COLLEGE OF ART (OCA) avec au coin de la rue la « BEVERLY TAVERN » où les étu- diants viennent boire un coup et dis- cuter de musique, vidéo et musique — surtout de musique — une sorte de BEAUX-ARTS locaux — les étudiants se sont emparés d'une salle qui se trans- forme rapidement en studio de répéti- tion et plusieurs d'entre eux crée le premier groupe punk du coin : les DIODES — il n'y a pas encore de mode, ce ne sont que des balbutie- ments dans un contexte vide — il y a tout à faire — créer la musique et se trouver un public — références obligen- te, on retrouve pêle-mêle l'influen- ce des WHO, des KINKS et des TROGGS — Une histoire qui ressem- ble à beaucoup d'autres — un premier concert est organisé à l'AUDITO- RIUM de la face avec les DIODES en première partie de TALKING HEADS — le circuit de la ville leur étant fermé, ils ne pourront jouer que dans le mi- lieu étudiant — ainsi au concert an- nuel des facs, plusieurs fois à l'AUDI- TORIUM et puis à NEW YORK, qui est un peu la planche de salut, le MAX KANSAS CITY et bien sûr le CBGB' où les DIODES rateront d'ai- leurs leur set vu les conditions déplô- rables dans lesquelles ils joueront ce soir-là — ils reviennent au CANADA

où ils commencent à être connus — d'abord le développement de la scène new yorkaise dépasse mainte- nant largement les frontières des STATES et surtout les SEX PIS- TOLS commencent à faire couler beaucoup d'encre dans la presse canadienne — les conditions sont créées pour la naissance d'une scène locale, plusieurs autres groupes voient le jour — et les DIODES passent une première fois à la télé — les choses deviennent bonnes —

C'est alors que les DIODES aidés par un chroniqueur du journal rock local : STAGE LIFE, prennent une initiative qui devrait nous faire rougir de honte ici-même à PARIS : ils ouvrent leur propre salle en investissant 1500 dollars dans une vieille fabrique de chaussures désaffectée qui devient ainsi le CBGB'S ou GIBUS torontois — on se situe à ce moment-là en juin 1977 et la presse qui fut, d'abord dérouterée, s'empare maintenant de cette aubaine pour rédiger des articles sur les punks et le CRASH'N'BURN devient vite un centre d'attraction pour journalistes en mal de plume, ambiance que nous connaissons bien pour l'avoir vécue nous aussi — voici la description qu'en fait le TORONTO GLOBE AND MAIL : « Au début, le CRASH'N' BURN était un entrepôt désaffecté. Le sol est en ciment qui devient rapidement graisseux et glissant durant les concerts — la température atteint un point de suffocation — Les sets sont courts et la musique frénétique et fruste, le volume du son est insupportable. Mais c'est le public qui représente le véritable spectacle. Chaque nuit des jeunes habillés dans des tenues excentriques qui vont de la veste en cuir aux soutiens-gorge en peau de léopard — cheveux gominés, décolorés, hérissés — encore plus intrigant est ce qu'ils font : il y a des mouvements de foule incessants durant le concert. Ils dansent, seuls, en couple, en groupe, le twist ou le swing et si telle est leur volon- té, ils inventeront des nouvelles danses ridicules — Au CRASH'N' BURN, les fans courent tout le temps, poussent des cris, enfilent bière sur bière, flirtent et même souvent, s'éva- nouissent... »

Tout ceci est de trop pour l'établis- sement local qui croyait déjà en avoir fini lors de l'affaire de la COLONIAL UNDERGROUND et qui se retrouve avec un quartier général punk qui attire de plus en plus de monde — le départe- ment de sécurité de l'état avait fixé une norme de 40 personnes pas plus pour le CRASH'N'BURNS et n'en croiront pas leurs yeux lorsqu'un party organisée pour les RAMONES verra jusqu'à 200 personnes ! — tout s'enchaîne ! au mois d'août seulement deux mois après son ouverture, le CRASH'N' BURNS doit fermer sous la pression d'un fort puissant voisin : le PARTI LIBÉRAL — « pour beaucoup de gens, nous sommes de la vermine » déclare IAN MAC KAY, le bassiste des DIO- DES —

Mais tout ce bruit a attiré les mai- sons de disques qui à la suite de la presse veut maintenant dire son mot et les DIODES sont le premier groupe canadien à signer et pas avec n'im- porte qui, s'il vous plaît ! CBS RE- CORDS ! et octobre verra la sortie de leur premier 45 tours — les journaux canadiens parlent d'eux un peu par- tout, on trouve des articles dans « MACLEANS » magazine d'informa- tion, « THE CANADIAN », « GOOD TIMES », « VARIETY », etc. — ils passent au TOP 100 canadien et sur leur lancée, mettent au point un pre- mier 33 tours et une tournée europée- nne qui devrait avoir lieu en août.

Leur image est clean, futuriste — leurs textes parlent de faubourgs et des feuilletons télé — ils reprennent à leur manière une musique de film, un morceau qui s'appelle SPAES OF THING TO COME (tiré du film WILD IN THE STREETS) — né en 1976, avec un son et une originalité certaine, ils sont opposés par la presse à un autre groupe local qui lui pratique l'outrage et la provocation une sorte de copie des DEAD BOYS, avec un nom qui veut déjà tout dire : THE NAZI DOG !

Pour ultime renseignements : la composition du groupe :

JOHN CATTO (guitariste)
PAUL ROBINSON (chanteur)
IAN MAC KAY (bassiste)
JOHN HAMILTON (batterie)

little buddy & the kids

ceux qui snappent quand d'autres se morfondent

Ladies and gentlemen, here come the Great Little Buddy and the Kids !! Ils font du rock'n'roll parce qu'ils ont toujours aimé ça et qu'ils ont assez de conviction et d'intelligence pour dénicher les petits trésors ignorés de tous, innumérablement relégués à l'ombre des standards. Sur les 45 tours qu'ils ont enregistré, vous en découvrirez deux : « At my front door » et « Rock boppin' baby » une chanson pour snapper à n'en plus savoir que faire. Au moins, avez-vous vu West side story ? Eux l'adorent et on les comprend. On les imagine aisément en train de snapper dans un cinéma, en parfait accord avec les bandes rivales dont on nous ra- conte l'histoire dans la célèbre comé- die musicale. Little Buddy s'appelle

ainsi, à cause de Buddy Holly dont il entretient assidument le look fausse- ment civilisé. Little Buddy est le chan- teur du groupe mais il faudrait peut- être préciser qu'ils sont huit. Un diable d'orchestre avec en prime un pianiste et un saxophoniste. Vous en seriez- vous douté ? Ils sont français et ils ont de la classe, de l'énergie, et ne sont pas restrictifs dans leurs ambitions. La preuve en est de ce 45 tours qu'ils ont enregistré eux-mêmes sur un label qui est leur — à leurs propres frais, donc. Et comme ils voulaient faire un travail soigné, ils n'ont pas hésité à acheter une belle pochette, cover-art et pho- tos réduites de tous les musiciens. Ce qui est onéreux, au cas où vous l'igno- riez. Ils ont déjà quelques concerts à leur actif mais ils aimeraient élargir leur public à d'autres gens que les

rockys, non qu'il soit frustrant de jouer devant des fans aussi étroite- ment concernés, loin de là, mais sim- plement parce qu'ils sont ouverts et exempts d'un sectarisme dont on afflige volontiers des gars dans leur genre.

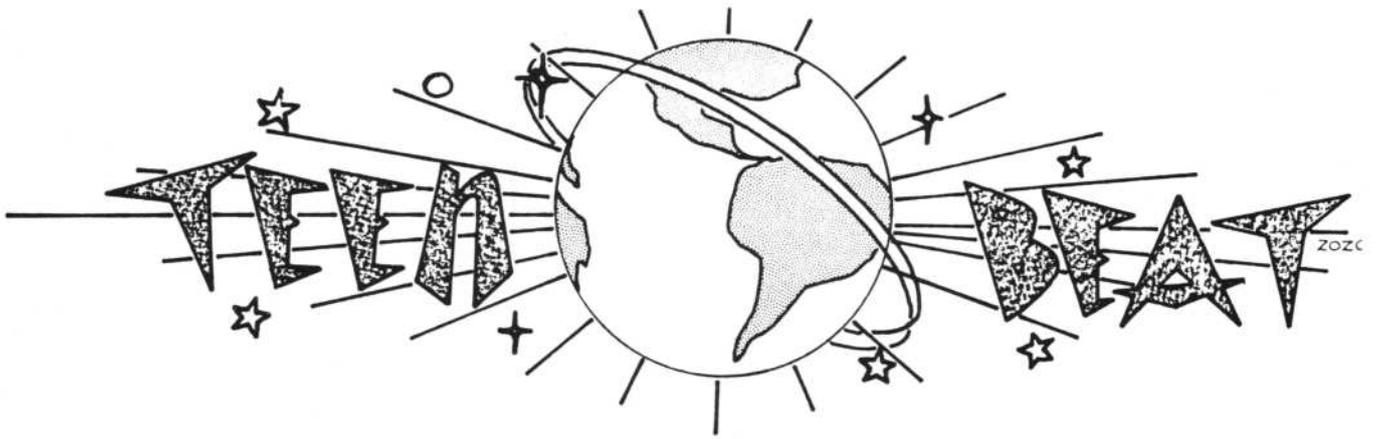
Little Buddy and the kids ont aussi le goût des voyages ; ils furent les premiers Français à être allés sur la tom- be d'Eddie Cochran, ils furent les seuls Français à avoir rencontré la mère de Johnny Burnette et même tout le restant de la famille, ils fu- rent aussi des aventuriers très éfécés, partis à la rencontre de Jerry Lee Lewis dont ils ont fait, vous en seriez-vous douté, la connaissance.

Teen-beat ? Plus que n'importe qui. Ils sont de ceux qui snappent quand d'autres se morfondent.

Luc Lagarde

At my front door. Rock boppin baby. Sur Honeymoon.





ROBERT GORDON

« It's fresh fish special, man !... » : réplique tirée du film « Jailhouse rock » et adressée à Elvis Presley, au sujet de sa coupe de cheveux, consécutive au passage de celui-ci chez le coiffeur de la prison, par un de ses compagnons de cellule.

« Fresh Fish Special » : titre du deuxième album de Robert Gordon, chanteur de rock'n'roll d'une vingtaine d'années, indiquant clairement ses goûts et ses intentions.

Ses goûts : le rock'n'roll des « fifties » : Presley, Billy Lee Riley, Bob Luman, Johnny Burnette.

Ses intentions : faire du commercial en donnant un son moderne à de vieux et grands titres. Il est secondé dans cette tâche par un rescapé de la grande époque, un guitariste d'origine indienne, Link Wray. Peut-être certains se souviennent-ils de « Link Wray and his Wraymen » ou d'un de ses morceaux les plus connus « Rumble » ?

Comment fait-il ? Un producteur newyorkais à la mode se charge de lui donner un son actuel. On prend des morceaux anciens qui sont enregistrés avec une technique non pas révolutionnaire mais moderne, donc à l'opposé de celle de « l'époque ». On enregistre en stéréophonie, hérésie pour tout amateur de rock and roll digne de ce nom. Le son est typique des studios de Los Angeles (bien que le disque ait été enregistré à New-York, cela revient au même). Évidemment, le son est très bon : moins de souffle, meilleur enregistrement de la batterie, etc. Mais c'est un son standard, impersonnel. On a perdu « the magic beat », le son sobre et direct avec un emploi souvent abusif de la « réverb ». On n'a pas encore trouvé la technique adéquate, semble-t-il, pour enregistrer du rock qui n'ait pas un son « Teppaz » ni un son standard style L.A. Nous avons donc là un produit hybride destiné à un public non spécialisé, une musique nouvelle mais qui « rappelle quelque chose », du « heavy » rock'n'roll pour hit-parade. L'amateur type de cette musique « l'esprit « ouvert » à tout ce qui se fait de nos jours dans la musique dite « progressive » et peut se recruter dans les rangs des lecteurs du journal « Rock & Folk » (ou bien de ses journalistes) par exemple.

Il faut cependant reconnaître qu'un net progrès a été accompli par rapport à la dérision rétro d'un Sha Na Na, l'emballage est plus alléchant et le trompe-l'œil plus réussi. Il faut aussi dire que de cette lourdeur spirituelle autant que musicale se dégagent quelques points intéressants : bien qu'il ne soit plus ce qu'il était, Link Wray commet une fois par album un bon solo ; la voix de Gordon est surprenante de justesse et de maîtrise, elle se joue avec aisance de tous les pièges tendus par l'évidence du rock'n'roll (on est loin des voix inimitables d'Elvis ou de Gene Vincent, mais la qualité est là).

Le premier disque est le plus intéressant, avec surtout « Flying Saucers Rock'n'Roll » et « Red Hot ».

Dans « Fresh Fish Special » on se doit de remarquer quelques reprises de qualité, notamment « The way I walk » de Jack Scott, la meilleure du LP. Ce n'est pas le cas de « Red Cadillac (and a black mustache) », standard du rockabilly, dans lequel le mixage met scandaleusement la batterie en avant, ce qui fait que l'on n'a aucune chance d'entendre les autres instruments d'une manière décente. Autres reprises : « I want to be free » de Presley (extrait de « Jailhouse Rock »), « Twenty flight rock » de Cochran (extrait de « La blonde et moi »), « Sea cruise », « Lonesome train » de Johnny Burnette (extrait de « Rock, rock, rock »), morceau intéressant par le travail sur la voix. Les chansons récentes sont du remplissage inutile. Une chanson de Link Wray, une de son frère, une du chanteur très à la mode (l'année dernière) Bruce Springsteen, « Fire », qui mérite tout de même une mention passable.

En bref, les possibilités de Robert Gordon sont sous-employées. Il est utilisé par Link Wray comme tremplin vers la réussite, qu'il n'a jamais vraiment connue, il n'est cependant pas à blâmer car son énergie et sa sincérité sont dignes d'admiration.

Robert lui-même se pose des questions, écoutons-le : « J'ai une petite crainte. J'ai peur que quand les gens entendent parler de moi, la première fois, ils se disent : "Oh, voilà un mec qui essaye de copier quelque chose"... »

P.E. VINCENT
« Deus ex machina »



BRIGITTE



« La presse se charge d'inventer certains personnages qui existent et de les affubler d'une vie imaginaire superposée à leur... BRIGITTE BARDOT nous offre un exemple parfait de cet étrange mélange. Il est probable que le destin l'a mise à la place exacte où le rêve et la réalité se confondent. Sa beauté, son talent sont incontestables, mais elle passe à autre chose d'inconnu qui attire les idolâtres d'un âge privé de dieux »

Jean COCTEAU

« Ingénue, rusée, effrontée, fillette malicieuse, adorable, libre, capricieuse, fantasque, irritante, simplette, irresponsable », on n'en finirait pas de dresser la liste de tous les adjectifs qui qualifient la personne et la carrière de BRIGITTE BARDOT — quand elle naquit le 28 septembre 1934, sa famille ne s'attendait certes pas à une telle destinée — le père est un grand industriel, PDG de la société BARDOT et compagnie, air et oxygène liquide, la mère appartient à la haute bourgeoisie libérale qui sait si bien s'occuper de son intérieur et s'intéresser aux choses de la mode — BRIGITTE connaîtra donc une jeunesse dorée comme seuls tous ces beaux adolescents du XVII^e arrondissement peuvent en connaître — Appartenance superbe (7 pièces), moquette, rien ne manque à l'appel — Le CHAMPS-DE-MARS verra la brune BRIGITTE tirer les nattes de sa petite sœur, ce qui ne prêche pas à conséquence et est même plutôt sympathique, et le soir, nous la trouverons affalée sur le divan du salon à jouer avec CROCUS, son chat —

Et tranquillement, sans heurt, BRIGITTE devient une jeune fille et c'est l'époque des amourettes avec les jeunes pubères de JEANSON-DE-SAILLY — longues randonnées en vespas, coca-cola au troquet et rire des heures entières sans raison aucune — Les parents BARDOT savent ce que c'est, ils ont vécu les mêmes étourdissements et c'est chic que de laisser ses enfants batifoler le temps de l'adolescence du moment qu'ils seront prêts plus tard à tenir leur rang — et quelle autre avenir pour BRIGITTE, jeune fille moderne un peu timide, facilement effarouchée que de faire un beau mariage et de mener la même vie que sa mère, à cheval entre un intérieur distingué et suivre les choses de la mode ?

Et pourtant, c'est de la mode que la vie de la fille aînée des BARDOT va changer — an effet, MAMAN BARDOT s'intéresse de près aux dernières évolutions en ce domaine et elle a quelques idées qu'elle aimerait voir reprises — alors en 1951 elle présente ses propres chapeaux et elle lance sa fille dans le milieu mondain — ce qui ne semble pas emballer outre mesure BRIGITTE mais enfin, ça plaît aux parents et ça lui permet de voir du monde — un magazine « JARDINS SUR LA MODE » en fera sa une : un joli minois chargé de présenter le numéro d'été de la revue en question — Le père, à ses moments perdus, s'intéresse au cinéma et sans doute est-ce par son intermédiaire qu'on la fera tourner dans un scénario de MARC ALLEGRET, et que voulez-vous, c'est ce qui arrive parfois, elle tombe amoureuse de son jeune assistant VADIM PLEMIANIKOF, journaliste à PARIS-MATCH et aîné futur ROGER VADIM et décide de se marier avec lui — c'est le début d'une autre vie, VADIM ne pense qu'au cinéma et veut lancer sa femme mais on ne change pas comme cela en un mois et BRIGITTE se retrouve coincée entre un avenir sans nuage et un présent cinématographique imprévu, fou — un gouffre qui ne la tente pas du tout mais qui l'attire par son amour pour ce jeune premier décidé à tout pour réussir. Les dés sont jetés et elle choisit VADIM — rupture avec sa famille à qui ROGER ne plaît vraiment pas du tout,

ce garçon a peut-être de bonnes idées dans la tête mais aucun plomb dans la carvelle — tu ne te marieras pas — déceptions, pleurs, larmes, serviettes mouillées, MONSIEUR BARDOT interdit à sa fille de rejoindre son fiancé, en vacances, et c'est le drame, BRIGITTE tente de se suicider dans la cuisine familiale en ouvrant le gaz, elle en réchappe et les parents laissent tomber, elle a gagné, c'est le début d'autre chose, ainsi va la vie !

Et commence la carrière cinématographique — une « carrière qui ne se fera pas toute seule même si VADIM a de très bons plans pour faire percer sa femme — développement de la télévision (il n'y a dans les débuts de BRIGITTE que 200.000 récepteurs) et début de la civilisation de l'image — il faut que BRIGITTE devienne un cliché CHOC — mais l'évolution des mœurs est très lente et il faut forcer les barrages — La gloire ne viendra qu'en 1956 avec ce qui fut le hit de VADIM : ET DIEU CRÉA LA FEMME !

Pour bien comprendre, la révolution qu'entraîna la création du mythe BARDOT, il faut situer dans son contexte — 1956, on sort tout juste de l'après-guerre — une période bien sage — avec l'époque d'or de ST GERMAIN DES PRES, du jazz dont la mode s'est répandue avec l'arrivée des Américains — les existentialistes, tranquillement installés aux terrasses du FLORE et autres bistrottes terrorisent les pe-



« Elle n'est pas jolie. La lèvre est trop grosse. Elle a de gros yeux et une figure de bonniche » Paul RIBOUX.

« Le crime et la sensualité sont les deux mamelles avachies du cinéma français expirant » ABBE GAU député MRP (ancêtre du RPR).

« La nouvelle vague me semble issue des égoûts d'une grande ville... les jeunes travaillent hâtivement et ils ont une fatuité extraordinaire » JEAN GIONO.

« Se venger de subir son envoûtement ».

« Elle est dénuée aussi souvent que possible » X.

« Les digests remplacent la lecture. Il y a Chéri-Bibi et la bande dessinée. Le film et le roman policiers vous proposent un type d'homme. Et de femme donc. Il n'y a plus que Brigitte Bardot qui compte. De la bagarre. Du ruffini. Interdit au moins de treize ans... une autre erreur serait de croire que les choses peuvent continuer d'aller comme elles vont, sans qu'il y ait au bout la culbute. Attention, danger ! » JEAN GRANDMOUGIN.

Et maintenant la prime, le meilleur, un journal communiste des pays de l'est :

« L'occident étale largement sur les écrans de gros plans de BRIGITTE BARDOT en déshabillés savants, dans le but de faire oublier aux masses laborieuses les menaces des bases atomiques, les crises sociales et les scandales gouvernementaux. Aujourd'hui, tout l'armement des dessous féminins est mobilisé ».

« Ça ramenait sec, là-bas ! heureusement, elle a aussi ses défenseurs : « Ainsi une femme qui pousse la logique de son être jusqu'à battre en brèche les tabous moraux de son temps, de son pays, uniquement parce qu'elle a le goût et le sens de sa liberté personnelle, c'est autre chose qu'un scandale, c'est le SCANDALE DES SCANDALES, la rébellion contre les impératifs du patriarcat. Monsieur Georges CAUCHON s'indigne que la vie française pu paraître pour distribuer entre ces deux pôles DE GAULLE et BRIGITTE BARDOT... la lourde silhouette d'un vieil homme obsédé d'un prestige qui s'évanouit peu à peu ; une jeune femme éclatante qui veut aimer et être aimée librement et qui pour cela soulève la réprobation des « vieilles filles des deux sexes » comme disait TROTSKY... N'en déplaît à tous les JEAN CAU, j'honore dans la personne de BRIGITTE BARDOT la grâce naturelle d'une femme qui, tout simplement, en vivant, nous rappelle que la liberté est désirable » JOSE PIERRE (POSITIF).

« D'autres bribes de VIE PRIVÉE remontent à la mémoire ; d'admirables natures-mortes, poteries céramiques, serviettes-éponges, parmi lesquelles brille le corps de BRIGITTE BARDOT, ce corps de soleil qui, même enfermé dans la plus sombre salle de bains, semble porter en lui sa lumière ou bien cette scène de l'ascenseur où la femme de ménage vomissant ses injures à BARDOT prend soudain le visage hideux de la fureur et de la bêtise collectives. Une bêtise et une fureur dont on retrouve les échos atténués dans les méchantes critiques qui salueront VIE PRIVÉE... » FREDERICK ROSSIF.

« Les considérations philosophiques sont venues après coup, comme les recettes. La plus évidente, nullement profonde, c'est que BARDOT est en accord avec une époque qui rejette les cravates, les gaines et les fards. La publicité lui fait dire qu'elle n'a pas de peigne, les doigts étant le peigne donné par le BON DIEU. Elle n'a pas de montre, ayant horreur de l'heure ; pas de bijoux sauf quelques pacotilles et autant dire pas de garde-robottes. Elle est, à l'inverse des stars classiques et des demi-mondaines. » RAYMOND CARTIER.

FILMS

1952 : LE TROU NORMAND de Jean Boyer avec BOURVIL ■ 1954 : FUTURES VEDETTES de Marc ALLEGRET ■ 1954 : QUELQUE PART DANS LE MONDE de Ralph THOMAS avec Dick BOGARDE ■ 1955 : CETTE SACRÉE GAMINE de Michel Boisrond avec Jean Bretonnière et Françoise Fabian ■ 1956 : LA MARIE ÉTAIT TROP BELLE avec Louis Jourdan ■ 1956 : EN EFUEILLANT LA MARGUERITE de Marc ALLEGRET avec Daniel Gélin, Robert Hirsch, Nadine Tallier ■ 1956 : ET DIEU CRÉA LA FEMME de Roger Vadim avec Curd Jürgens, Christian Marquand, Jean-Louis Trintignant, Jane Marck, Isabelle Corey ■ 1957 : UNE PARISIENNE de Michel Boisrond avec Charles Boyer, Henri Vidal, André Lugert ■ 1958 : LES BIJOUTIERS AU CLAIR DE LUNE de Roger Vadim avec Alida Valli, Pepe Nieto, Maruchi Fresno ■ 1958 : EN CAS DE MALHEUR de Claude AUTANT-LARA avec Jean GABIN, Edwige Feuillère ■ 1958 : LA FEMME ET LE PANTIN de Julien Duvivier avec Antonio Vilar, Espanita

BARDOT

tits-bourgeois encore mal remis du long silence de l'occupation — étrange monde qui contraste avec la vie des quartiers populaires où la soupe populaire et le marché noir font encore recette — le cinéma est d'un puritanisme à faire frémir un militant du parti communiste, c'est vous dire — deux scandales, deux films annonceront l'explosion future dont ET DIEU CRÉA LA FEMME sera UN PREMIER POINT DE DÉPART — « Le Diable au corps » et « Le blé en herbe » heurtent les culs-bénis — Oh ! scandale ! on y voit les amours glorifiés de deux jeunes adolescents avec des femmes pures — les rombières en font pipi dans leur culotte et lâchent leurs chiens — et « Le blé en herbe » verra se dresser contre lui des interdictions jusqu'à la fin des années 50 — les publicités pour soutien-gorge sont l'objet de polémiques nationales — Et voilà qu'arrive cette image d'une jeune fille souriante, effrontée, qui fait des sourires en coin aux maris dans la salle, et qui n'hésite pas à dévoiler son corps comme si c'était la chose la plus naturelle du monde — une jeunesse qu'on aimerait bien toucher et palper mais qui se retire aussitôt qu'on en fait le geste — pas touche, mon ami, tu es vieux et moi, je suis jeune ! — ambiguïté savamment calculée qui va faire des ravages — amorce aussi paradoxale que cela puisse paraître d'une libération de la femme — thèmes qu'on retrouve dans les films de BRIGITTE BARDOT : jeune sauvageonne qui fait tourner la tête à tous les garçons, cliente d'un avocat qu'elle séduit, un noble quinquagénaire coincé entre sa femme et cet amour immoral (EN CAS DE MALHEUR) désœuvrement et désenchantement de la jeunesse (LE REPOS DU GUERRIER) et ce film dont le titre est à lui seul tout un programme LA FEMME ET LE PANTIN, et puis ce film de JEAN-LUC GODARD, sans doute le dernier grand film où tourne BRIGITTE, LE MÉPRIS où l'on voit un couple se décomposer, une vie quotidienne morne où la femme chaque jour déteste plus son mari, lente désagrégation, terrible et tragique — BRIGITTE BARDOT tournera un nombre assez impressionnant de films mais seule une dizaine mérite vraiment l'intérêt aussi bien sur le jeu des acteurs que le scénario, ceci dit, il est quand même intéressant de tout visionner ne serait-ce que par la présence même de BRIGITTE, ne serait-ce que par son personnage dépassant TOUJOURS l'écran par ce qu'elle représente, ses rôles sont toujours à son image — cette jeune fille libre qui n'arrivera jamais à mûrir — et puis cette voix monocorde dont elle ne se départit jamais — cette moue adorable qu'elle conservera — elle restera la « rêve impossible » des hommes mariés.

Depuis 1972, BRIGITTE BARDOT a décidé d'arrêter de tourner — sage décision que celle d'échapper à un tel mythe qu'elle avait d'ailleurs mis à mal dans VIE PRIVÉE (1962 — LOUIS MALLE) — peu importe les raisons qui l'ont poussée à faire ce choix, n'était-elle pas devenue une autre dès qu'elle devint BB, cette œuvre d'art nationale, cataloguée dans le grand musée des valeurs sûres de la FRANCE ÉTERNELLE — un personnage étouffant à l'opposé de ce qu'elle représentait à ses débuts — ironie de l'histoire et force énorme d'un système qui saccage tout ce qu'il touche — mais ceci est une autre histoire, BRIGITTE BARDOT s'occupe maintenant de sa propre vie et des bébés phoques — je ne ricane pas — dans un monde futile, il est moderne de s'occuper de choses futiles — j'ai assez à mener mes affaires personnelles pour me charger de juger celles des autres, simplement je dis cela pour tous les snobs qui, après avoir bavé sur le corps de BRIGITTE BARDOT, la jettent maintenant aux orties parce qu'elle est devenue une vieille

bourgeois ringarde — c'est ainsi ! soit, vous pouvez toujours lire en tout cas son bouquin : NOUANAH, petit phoque blanc qui vient de sortir chez GRASSET.

BRIGITTE BARDOT, pour conclure cet article, c'est un peu tout le cinéma actuel — Des films pornos aux PETITS CALINS, la sexualité a radicalement changé — Voyez le scandale qui marqua : LE BLÉ EN HERBE et regardez les bonnes critiques qui ont salué la sortie de UN MOMENT D'ÉGAREMENT, thème inversé où c'est une jeune fille qui couche avec un vieux beau, ami de son père — tout ceci passe à l'œil et voir un homme et une femme copuler sur grand écran ne nous fait maintenant pas plus d'effet que la publicité pour le boursin — libération sexuelle depuis BRIGITTE BARDOT donc, mais normalisation — et c'est là qu'il y a matière à réflexion — Dans ET DIEU CRÉA LA FEMME, LA VÉRITÉ, etc., il y a certes érotisation des sens mais aussi suggestion — BARDOT n'est pas vraiment nue, elle apparaît enveloppée dans des draps — et la scène n'en prend que plus de force — maintenant, et cela me paraît être un tour de force majeur des puritains, la sexualité n'est plus éludée mais semble au contraire étalée jusqu'à ne plus être qu'un décor — un faire-valoir — on a vu, chez les culs-bénis qu'on ne pourrait plus longtemps s'enfermer dans des clichés dépassés alors la morale reprend ses droits en faisant de l'acte sexuel un simple fromage à frire — Plus de draps savamment disposés, plus de regards ambigus, plus de jeux amoureux, non, on baise et puis c'est tout — vous vouliez du cul, vous l'avez et maintenant ? vous êtes plus avancés pour cela ? Voilà ce que semblent avancer les modernes castrateurs de 1978.

Voilà pourquoi j'ai eu envie de parler de BRIGITTE BARDOT, parce que son image me paraît actuelle — se servir de la libération des mœurs tout en revenant à tout ce qu'on a perdu, enfoui : le retour du jeu amoureux, les regards qui se provoquent et se cherchent, les rires sans raison, le côté espigole de l'amour et plain d'autres choses plaines de valeurs — allez, je m'en vais cueillir des pâquerettes cet après-midi !!!

JONHNY Gueule d'Amour



Cortez, Michel Roux ■ 1959 : VOULEZ-VOUS DANSER AVEC MOI ? de Michel Boisrond avec Henri Vidal, Dawn Adams, Dario Moreno, Noël Roquevert, Serge Gainsbourg ■ 1960 : LA VÉRITÉ de Henri-Georges Clouzot avec Charles Vanel, Marie-José Nat, Samy Frey, Louis Seigner ■ 1961 : LA BRIDE SUR LE COU de Roger Vadim avec Michel Subor, Claude Brasseur, Jacques Riverolles ■ 1961 : LES AMOURS CÉLÈBRES de Michel Boisrond avec Alain Delon ■ 1962 : VIE PRIVÉE de Louis Malle avec Marcello Mastroianni ■ 1962 : LE REPOS DU GUERRIER de Roger Vadim avec Robert Hossein, Jean-Marc Bory ■ 1963 : LE MÉPRIS de Jean-Luc Godard avec Jack Palance, Michel Piccoli, Georgia Moll, Fritz Lang ■ on pourrait encore en citer beaucoup d'autres qui vinrent après, mais on peut dire que l'apogée de Brigitte Bardot se situe ici, même si VIVA MARIA ou LES PÉTROLEUSES firent un tabac, il n'y a plus qu'un nom « BB » qui fait recette et attire les foules.



Fin de la guerre d'INDOCHINE, début de la guerre d'ALGÉRIE, grandeur et décadence de la IV^{ème} république, naissance de la V^{ème} république, le général DE GAULLE superstar, etc., voici quelques dates parallèlement aux principaux films de Brigitte pour mieux vous situer dans quel contexte poussiéreux sa carrière fit scandale.

- 1954 : chute de DIEN BIEN PHU, première vague de terrorisme en Algérie, Simone de Beauvoir obtient le prix Goncourt, etc.
- 1955 : Soustelle devient gouverneur général d'ALGÉRIE, ça se gâte, mais c'est une bonne année pour Louison BOBOT qui gagne son troisième tour de FRANCE consécutif.
- 1956 : XX^{ème} congrès du PC de l'URSS, début de la déstalinisation. Kroutchev arrive !!! des ennus du côté du canal de SUEZ où la FRANCE en liaison avec les Anglais envoie des troupes pour sauvegarder ses intérêts défaillants — LA TÊLE SE DÉVELOPPE : il n'y a à l'époque que 260 000 récepteurs.
- 1957 : MASSU généralissime et lance sur le marché la gégène, bien connue de tous les bouchers — en un mot, il devient « responsable de l'ordre à ALGER » où SALAN échappe à un attentat (BOOM !). La IV^{ème} république se lasse de plus en plus vite de ses gouvernements : Félix GAILLARD remplace Gourgès-Monoury.
- 1958 : DE GAULLE fait un petit coup d'état et vient pour nous sauver. Grandeur de la FRANCE quand tu nous tiens ! devinette : quel est le nom du barbu qui dans une île lointaine fourbit ses armes dans des maquis tropicaux et va devenir une idole des révolutionnaires ? — GAUL gagne le tour de FRANCE.
- 1959 : Bardot tourne « VOULEZ-VOUS DANSER AVEC MOI ? » Non ! répond le puritain FIDEL CASTRO qui vient de libérer CUBA des puissances colonialistes et que vous aviez sans doute reconnu comme étant la bonne réponse à apporter à la devinette précédente — le marché commun est né ! (ah ! bon !) et BAHAMONTES gagne le tour de France — MITTERRAND qui n'aura jamais de chance échappe de peu à un attentat.
- 1960 : Presque toutes les grandes vedettes des années 60 sont en place, on a vu s'installer KROUTCHEV, DE GAULLE, CASTRO, il ne manque plus que KENNEDY, c'est fait, il vient d'être élu ! ça va mal un peu partout, des nostalgiques jouent à l'ALGÉRIE FRANÇAISE, au CONGO, c'est la guerre civile, Américains et Russes jouent à la bataille navale : TOUCHÉ ! un avion américain U2 tombe en territoire soviétique.
- 1961 : ALGÉRIE, ça continue !!! mais des bonnes nouvelles quand même, inauguration de l'aéroport d'ORLY.
- 1962 : CHARONNE : 8 morts à une manif anti-OAS, imaginez-vous que, dans un tel contexte, vous allez voir LE REPOS DU GUERRIER dans le ciné à côté ! surtout que la bataille navale KROUTCHEV-KENNEDY continue de plus en plus fort grâce au barbu qui a eu la bonne idée d'installer des missiles dans son île.
- 1963 : chasse à l'OAS, attentats, procès — on n'en finit plus — une seule réponse : LE MÉPRIS de Jean-Luc GODARD avec BRIGITTE — la FRANCE dit NON à l'entrée de la GRANDE-BRETAGNE dans le marché commun, mais DE GAULLE n'avait pas prévu l'invasion de l'EUROPE par les BEATLES — MAO éternue et c'est les incidents russo-chinois à la frontière très loin là-bas — KENNEDY crève, c'est la fin d'une période qui correspond bizarrement à l'apogée de la star qui nous concerne dans cet article, alors pour nous, l'histoire s'arrête là —

D. HECHTER: „je ne suis pas un mélomane.»

DIMANCHE 8 JANVIER. PARIS SAINT GERMAIN vient de battre l'équipe de MARSEILLE, pourtant en plein renouveau — 5 à 1 — score sans appel pour le leader d'alors en championnat de FRANCE. Le Parc des Princes, écorché vif, exulte. PARIS SG est vengé — et de quelle manière — de la radiation à vie de son président DANIEL HECHTER. En effet, deux jours avant, la nouvelle tombait sur les téléscripteurs, répercutée par tous les médias : « M. DANIEL HECHTER est suspendu définitivement de toute fonction à quelque titre que ce soit dans un club autorisé à utiliser des joueurs professionnels ». Cette sanction paraît scandaleuse si l'on sait que dans la jungle du football professionnel les caisses noires, les dessous de table et les double-billeteries sont monnaie courante. Dans un système qui favorise les combines en tout genre, n'est blâmé que celui qui se fait prendre. L'hypocrisie de la classe dirigeante du football français est à la mesure de cette étrange morale. DANIEL HECHTER a construit PARIS SG à la force du poignet. Avec passion, il a donné à PARIS une équipe digne d'une grande capitale, et qu'il y ait eu tripatouillage des finances n'y change rien. Le public du Parc des Princes ne s'y est pas trompé puisque ce dimanche-là, il a rendu un vibrant hommage à celui à qui il doit tant. EXIT DANIEL HECHTER, porté en triomphe par les joueurs du PARIS SG sous les ovations du public.

Les feux de l'actualité sont allés, depuis, bronzer d'autres scandales, d'autres milieux. Aussi, avons-nous eu l'envie de mieux connaître cet homme qui sait sacrifier tant de choses à ses passions. DANIEL HECHTER est un couturier célèbre et comblé, un amateur d'art contemporain éclairé (il a été l'un des premiers à faire connaître aux Français la peinture hyper-réaliste), dans quelque temps, il va même faire des meubles, DANIEL HECHTER est un touche-à-tout qui réussit tout ce qu'il entreprend. « Touche-à-tout, oui, mais je ne fais pas n'importe quoi : il y a peu de temps, on m'a proposé de faire des colliers pour chiens. Évidemment, j'ai refusé... » a-t-il déclaré à SYBILLINE VIERZON notre envoyé spécial.

SYBILLINE VIERZON : Daniel HECHTER, qui êtes-vous ?

DANIEL HECHTER : Avant tout je pense que je suis un homme libre. Je suis né il y a un peu moins de quarante ans. Ce que j'essaie de faire, c'est de toujours vivre dans le présent, car c'est la seule chose qui m'intéresse. En plus, c'est le meilleur moyen de construire son passé. Et pour moi, le seul témoin du présent c'est l'art, et donc l'art contemporain.

S.V. : Quels sont vos critères esthétiques pour vos collections ?

D.H. : D'abord, je voudrais dire que la mode n'est pas un art. Je refuse de me mettre parmi les mandarins de la mode qui par des belles paroles et des écharpes en cachemire très sophistiquées voudraient le faire croire. Ce qui n'empêche pas l'esthétique. Ce que je fais, c'est le mariage entre le confort et une certaine esthétique — la mienne — tout ce qui se porte, c'est en fait une deuxième peau, et avant tout, il faut être bien dans sa peau.

S.V. : Entre une présentation de mode et un match de football, il y a un point commun : c'est le mouvement, la gestuelle. N'est-ce pas cela qui vous a amené à vous intéresser au football ?

D.H. : Cela a peut-être joué inconsciemment (...) Ce qui m'intéresse avant tout dans le football, c'est le côté populaire. Et même si ma clientèle n'est pas forcément populaire, c'est ce que je recherche aussi dans la mode. La mode part de la rue et retourne dans la rue. Comme matières, j'aime le bois, j'aime le cuir, en un mot les choses vraies. Et la populaire, c'est vrai.

S.V. : Parlons de football si vous le voulez bien. PARIS-SAINT-GERMAIN est une des équipes majeure du football français. Pourtant, cette équipe n'obtient pas les résultats qu'elle mérite. J'ai l'impression que ce qui lui manque le plus, c'est PARIS. PARIS est une ville sans âme, non ?

D.H. : PARIS est une ville cosmopolite. Ceux qui sont montés de la province, de génération en génération, sont restés des provinciaux à PARIS. Le public de PARIS vient au spectacle plus qu'il ne vient voir son équipe jouer. C'est ça la grande difficulté. Les plus grandes vedettes du football ont besoin, comme tous les joueurs, d'une certaine chaleur. C'est pour

cela que, lorsque nous avons créé PARIS SG, j'ai eu l'idée de créer un mouvement de jeunes supporters. C'était quand même assez formidable puisque pour dix francs, ils pouvaient assister à dix matches. Cela a permis à trois ou quatre mille gosses de voir LEUR ÉQUIPE. J'ai des amis qui sont nîmois, et entre le père qui a trente-cinq ans et le fils qui a huit ou neuf ans, j'ai assisté à d'intéressantes bagarres de supporters à l'occasion des rencontres PARIS SG-NIMES. Malheureusement, mon expérience pour le moment s'est arrêtée, mais je pense que c'est comme cela que ça peut marcher.

S.V. : Au sein de l'opinion publique, vous avez l'image d'un romantique, d'un aventurier. Qu'en pensez-vous ? Pensez-vous être le dernier des romantiques dans le milieu dans lequel vous évoluez ?

D.H. : (...) vous savez, on n'est jamais le dernier des romantiques. D'autre part, je ne pense pas qu'on puisse dire que je sois un romantique. Ce n'est peut-être pas le terme exact (...) peut-être dans le sens de l'aventurier (...). Dans le monde dans lequel on vit aujourd'hui, je pense qu'il faut pouvoir s'adapter et que le talent, dans une société capitaliste, ça se chiffre. Un bon publiciste sait se vendre, et aujourd'hui un bon peintre doit savoir se vendre. Ça fait aussi partie de son talent. Bon, pour en revenir à l'image que j'ai dans le public, je ne la connais pas, je n'ai pas fait faire d'enquêtes. Tout ce que je peux dire, c'est que j'ai toujours été un homme libre, c'est la raison pour laquelle je ne suis peut-être plus dans le football, et j'ai toujours fait ce que j'ai eu envie de faire, quand je l'ai voulu. Disons que c'est un romantisme du XX^{ème} siècle, ou des années 70, peut-être...

S.V. : Quels sont vos goûts musicaux ? Aimez-vous le ROCK'N'ROLL ?

D.H. : Je ne suis pas un mélomane. Je suis plus sensible à l'œil qu'à l'oreille. J'aime voir. Je suis un homme des yeux. En matière musicale, je n'ai pas une très bonne oreille (...) j'aime — c'est une image — l'accordéon. Sinon, j'ai aimé le jazz, c'était mon époque. Le ROCK'N'ROLL, cela a été la période d'après. Ce n'est donc pas très important dans ma vie. Ça vient surtout du fait que je n'ai pas une oreille. Je pense que tout créateur a un sens plus développé qu'un autre, et moi, c'est la vue. Je suis beaucoup plus



à la peinture, à la sculpture. J'ai été l'un des premiers à amener la peinture hyper-réaliste en France car je le répète, le contemporain c'est ce qu'il y a de plus important en art.

S.V. : Il y a en France un groupe de graphistes qui s'appelle BAZOOKA prod. Ils essaient d'imposer de nouvelles conceptions esthétiques, axées sur l'image. Ils appellent cela dictature graphique. C'est une réaction à la dictature exercée par le texte depuis GUTENBERG. Est-ce que vous connaissez leurs travaux ?

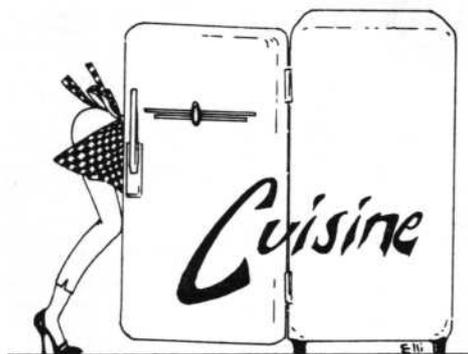
D.H. : Non, je ne connais pas (...) On a tous un moyen d'expression privilégié. Moi, c'est la vue. Non que je ne sois pas sensible à certaines choses. Je suis sensible au bruit de l'eau, au craquement du feu. Des choses très naturelles. Je suis un peu contre tout ce qui est expression synthétique, à moins que ce ne soit du vrai synthétique.

S.V. : Pour finir, je voudrais revenir au foot-

ball. Ne pensez-vous pas que certains jeunes joueurs formés à PARIS SG auraient leur place dans la sélection française pour le coupe du monde ? Je pense en particulier à BRISSON.

D.H. : Je dois dire une chose : la vie est un choix, et nous sommes dans un pays démocratique. MICHEL HIDALGO a le pouvoir. Il a le pouvoir parce qu'on le lui a donné, et il doit l'exercer. C'est à lui de faire le choix. C'est lui qui va prendre les risques. En football, il n'y a pas de secret, il n'y a pas de loi. Il y a le travail, et puis il y a ce qu'on sent. En fait, il y a une certaine création dans la démarche d'un sélectionneur, et ça, il faut le lui laisser. Moi si je faisais une équipe, elle serait différente de la sienne. Pas du tout parce que je ne suis pas d'accord avec lui, mais parce que chacun a sa propre sensibilité. Ceci dit, je crois que parmi les jeunes du PARIS SG, il y en a qui pourraient rendre des services au football français en coupe du monde. (...) Voilà

SPECIAL
MEXIQUE



CHILI CON CARNE

(à l'huile de préférence, mais on peut aussi le faire au saindoux)

Pour six personnes :

- 1 kilo de bœuf haché.
 - 100 grammes de lard maigre.
 - 1 boîte de haricots rouges ou 1 kilo de haricots rouges cuits.
 - 4 grosses tomates, 4 oignons, 2 gousses d'ail.
 - 2 petites boîtes de concentré de tomate.
 - 3 cuillères à soupe de poudre de chili (ou de petits piments écrasés) du paprika
 - 1 quart de litre de bouillon de bœuf (Maggi-cubes). 2 cuillères à soupe de farine.
- Faites chauffer l'huile dans une cocotte, faites-y revenir le lard coupé en dés, les oignons et la viande hachée. Remuez quelques instants, puis baissez le feu et ajoutez les tomates, l'ail, les haricots, le concentré de tomate, le chili ou piment, le paprika. Remuez puis faites cuire à feu doux environ 1 h 30.
- Vous pouvez arroser votre repas de tequila, pour rendre la chose encore plus brûlante.

Dolores Maya Kin

si jesus était là, il serait poète sonore

Henri Chopin est le fondateur de la revue **OU**, laquelle présentait la particularité d'avoir pour principal support un disque 25 cm agrémenté d'œuvres picturales et de quelques textes, et non des moindres, le tout emballé dans un joli petit coffret. Cette revue, dont la principale originalité réside dans l'introduction du matériel sonore dans l'art poétique (la poésie ne passant plus par l'encre mais par la bouche sans bien entendu qu'il s'agisse d'une simple lecture de texte), présente donc les œuvres de diverses personnes de 15 à 80 ans connus (**Gysin, Burroughs, Raoul Hausmann, Tom Phillips, Michel Seuphor, Paul Luree**, etc.) ou inconnus. Mais qu'est-ce que c'est que la poésie sonore ?

HENRI CHOPIN : « Définir la poésie sonore, c'est impossible dans la mesure où au départ il y a deux choses, la première chose bien sûr, c'est la révolution électronique comme dirait Burroughs. En fait, il y a aussi une chose importante que j'ai constaté, c'est que pour tous les poètes phonétiques de la première moitié du siècle, aussi bien Marinetti que Scherbert ou que Morgenstern, que des dadaïstes comme Hausmann, Hissenbeck, c'est qu'ils ne connaissent pas leurs voix. Lors de nos débuts il y avait d'une part une saturation de l'écrit poétique, de la poésie couchée sur papier, de l'imprimerie, de la typographie, il y avait aussi un refus de continuer d'écrire de la poésie si l'on considère que la poésie n'est pas une chose de tradition ; la tradition n'existe pas en poésie. Si l'on regarde de Malherbe jusqu'aux décadents la courbe est très forte, on arrive à normaliser la poésie, à la mettre dans des règles de prosodie et d'un seul coup ça se casse la gueule avec cette sorte d'éclosion énorme qui naît avec le romantisme français qui suivait à cause du régime napoléonien, les Anglo-saxons et les Allemands et finalement la poésie c'est probablement la seule institution au monde à ne pas suivre des règles données et lorsqu'on arrive à l'éclosion des écritures avec Laforgues, avec Tristan Corbière, puis avec Rimbaud, Verlaine, le plus pompier d'entre eux d'ailleurs, Villiers de l'Île-Adam, Germain Nouveau, Charles Cros. Il y a un éclatement de la poésie quand Charles Cros trouve le téléphone, la voix du passé pour avant Edison chercher une récupération vocale, car c'était, si ma mémoire est bonne, entre 1872 et 1873 donc il y a un peu plus de cent ans. Dans la même période, il y avait la saturation et c'est important la saturation de l'image peinte et la photographie naissait, je crois encore si ma mémoire est bonne en 1822 avec Niepce. L'art photographique qui n'est pas toujours reconnu par le public, c'est assez rigou-

lo, est une chose qui a 150 ans, je ne parle pas d'art en tant que chef-d'œuvre mais en tant que possibilité. Donc, si on fait ce retour ou ce panorama sur ce qui a présidé à la naissance de la poésie sonore, pour schématiser les poètes sonores ont tous été à l'origine ce qu'on appelle des intellectuels soit des types fatigués comme pour moi ce qu'on appelle des gens qui travaillent sur le verbe en se complaisant dans le dialogue entre l'éventuel lecteur et le poète. Puis un beau jour on en a eu marre, on a voulu se libérer d'une poésie qui ne regardait que son propre nombril, d'avoir une structure qui était pour lui-même, pour la satisfaction de soi-même comme par exemple Baudelaire qui disait : « Laissez-moi la grâce », je cite de mémoire, la citation n'est pas bonne « laissez-moi la grâce d'écrire encore un beau poème », or tout ça on en avait assez et n'oublions pas qu'il y avait eu cet éclatement d'un Marinetti se voulait sur le promontoir des siècles en 1909 dans le Figaro. Et n'oublions pas non plus qu'il y avait, et ça c'est, c'est important, une sorte d'écrasement de la poésie où d'un seul coup à partir des futuristes, les hommes se retrouvent à la fois typographes, imprimeurs, éditeurs, mais aussi sculpteurs, collagistes, peintres, poètes, musiciens, etc., etc. C'est-à-dire une sorte de mélange où toutes les disciplines s'engouffraient par exemple, pour donner des cas concrets, **ARP** était poète, peintre, enfin plutôt collagiste, sculpteur à partir de 1964, je crois que **Michel Seuphor** est à la fois écrivain, critique graphiste plutôt que peintre d'ailleurs, que **Schweitzer** faisait ses collages, ses assemblages, écrivain, et un écrivain très humoristique, très drôle, que **Hausmann** c'était la même chose, il avait plusieurs disciplines et photographe, que **Man Ray** est photographe et aussi sculpteur, mais aussi écrivain même avec un côté superficiel... En fait, toutes les frontières de l'art à partir du futurisme disparaissent et c'était une vieille nostalgie d'ailleurs il faut dire puisque **Victor Hugo** dessinait, à mon avis les dessins de **Victor Hugo** dépassent souvent certaines naïvetés de sa poésie, mais là ça devenait une sorte d'éclatement poétique, or cet éclatement poétique c'est en fait ce qui a présidé à la poésie sonore. Mais il y a un phénomène qui tout de même est assez curieux, c'est que, ce que j'ai appelé dans mon livre sur la poésie sonore internationale, ce que j'ai appelé la voix comme portrait. C'est que ces gens jusqu'au lettrisme en fait appartiennent dans le constat à une sorte de cinéma muet, c'est que tous ces gens dans toutes les disciplines aussi bien collagistes, photographes, peintres, graphistes, etc., ne connaissent pas leur voix, l'empreinte de la voix n'est pas faite. L'empreinte

de la voix à des balbutiements au travers de **Varèse**, des balbutiements de **Petronio Lussi** puisque lui, fils de **Fregoli** était très intéressé avec ça, mais lorsqu'on entend les choses d'**Antonin Artaud**, lorsqu'on entend les enregistrements originaux de **Hausmann**, de **Schweitzer**, de **Hugo Ball**, on s'aperçoit que ce sont des gens qui ne connaissent pas leurs voix, c'est-à-dire que la voix jusqu'en 1950 était un échange, était un dialogue, était une parole entre les personnes, mais qu'il n'y avait pas ce qu'on pourrait appeler la photographie de la voix. Or il s'est trouvé à cette période, disons à partir de 1950, puisque pour moi le XXe siècle vraiment se coupe en deux dans le hasard ou peut-être dans l'opportunité pour moi, le XXe siècle avant 1950 et après 1950. L'avant 1950, c'est la destruction de tous les arts anciens, c'est-à-dire ceux qui étaient classés de façon très très nette avec la poésie, la musique, la sculpture et la peinture, où c'était des disciplines rigides, mais de l'avant 1950 où par tout c'était l'éclat ou en même temps c'était l'enterrement des arts anciens. Faire une œuvre comme **Delacroix**, comme **Wagner** ou autres, n'avait plus d'importance, ça n'existait plus. Avant 1950, on allait aux microparticules, la musique sérieuse en est une preuve, les premières recherches du rythme en s'appuyant sur l'art nègre, c'en est aussi une autre preuve, mais on n'avait pas effectivement la possibilité de le faire. Or, 1950 est une date extrêmement importante, c'est l'arrivée (49-50) de la stéréo avec les microsillons, c'est l'arrivée (49-50) de la télévision commerciale, c'est l'arrivée (49-50) du magnétophone commercial, il existait bien sûr depuis 70 ans au point de vue expérimental, mais il n'était pas connu, et jusqu'en 52 il y avait encre des magnétophones à fil et non pas à bandes, ce qui était très difficilement manipulable et il n'y avait pas les superpositions, les réverbérations, il n'y avait pas toutes ces choses-là, donc avant 50, il y avait une impossibilité

financière d'avoir sa voix en portrait, on ne pouvait pas connaître le timbre de sa voix, on en était encore aux vieux paramètres musicaux issus de la musique polyphonique ou par exemple on en était encore avec l'air d'opéra ou d'autres, maintenant il n'y a que les attardés qui aiment ces choses-là. Mais en même temps il y a une sorte de mariage où le rythme entre, je parle pour l'Europe pour l'instant, enfin des pays occidentaux où le rythme entre physiquement dans la personne, et aussi à partir de 1950 le rythme entre dans la voix physiquement et à ce moment-là on voit apparaître par exemple le cri rythme de **Dufrene** qui cherche la physique du cri, peut-être dans l'idée à partir d'**Antonin Artaud**,



Henri Chopin et Raoul Hausmann

mais **Antonin Artaud** n'a pu le faire et certaines tentatives de la POP MUSIC, c'est exactement la même histoire, c'est-à-dire, pour ceux qui ont moins de trente ans, disons pour arrondir un peu les angles, ils sont nés naturellement dans cette ère audio-visuelle, ils sont dedans, ils ne sont plus avec la bicyclette ou le tandem, ils ne sont plus avec le petit morceau de jazz qu'on pouvait admirer, que j'aimais personnellement lorsque j'allais au studio 28 à Paris assister à des derniers relets du rousseaulophone de toute cette période de 1930. Maintenant, c'est terminé. Les jeunes ont leur cassette, ils ont leur magnétophone, bon ou mauvais, peu importe, mais ils sont dans l'ère audio-visuelle. La poésie sonore est née pour ça mais aussi il y a une conséquence qui est formidable, c'est que, avant cette période et c'est très important, le poète était publié à 200, disons jusqu'à 1000 exemplaires, le cas de **Prévert** avec ses petites chansons, ça ne compte pas dans cette histoire. Or maintenant, lorsque je publie un livre, même à 500 exemplaires, c'est relié par France-Culture, c'est relié par la Radio belge, c'est relié par la Radio flamande, c'est relié par Pacifica radio à New York ou en Californie, c'est relié par les pays scandinaves à partir d'un petit nouy qui rejoint l'underground, à partir d'un petit nouy, il y a au moins cinquante millions d'oreilles, je dis bien au moins, la poésie sonore est arrivée dans les

faits à force de nier la littérature parce qu'au départ elle a été littéraire, elle a été sémantique, elle a été créée pour les cris-rythmes ? Ça a été un refus de la poésie à mots derrière l'ou d'ailleurs, pour **Heidsieck**, ça a été la sémantique transformée et brouillée. La sémantique selon le terme de **Burroughs** d'ailleurs qui est très heureux, pour les cut-ups de Burroughs ça a été de dépasser toute signification puisqu'en fait le verbe qu'est-ce qu'il signifie ? Rien, sauf l'échange qu'on peut avoir entre nous, sauf les 400.000 mots anglais en gros, qui peuvent tellement donner de signification les uns aux autres parce que le langage représente seulement 15 ou 20 % de la vie d'une personne, quand on est amoureux par exemple avec une fille, on s'amuse pas à être amoureux avec le verbe ! On a le sexe, on a le corps, on a la peau, ce n'est pas avec la rhétorique de **Balzac** qu'on peut baiser son prochain : c'est pas vrai, ça n'existe pas... Bref, la poésie sonore est venue de ce constat que le poète n'était plus dans la réalité... (à suivre).

Propos recueillis
par J.F. Charpin
A paraître aux éditions
Jean-Michel Place
le livre de Henri Chopin
sur la poésie sonore internationale

McClure : les ciels de jaguar



On doit souvent déplorer la lenteur avec laquelle les écrivains américains traversent l'Atlantique. Christian Bourgois, éditeur en France de la Beat Generation, comble aujourd'hui ce retard en nous faisant découvrir à travers son dernier recueil un poète dont l'œuvre se poursuit depuis plus de vingt ans aux États-Unis, mais qui est resté quasiment inconnu ici. En effet, si sa pièce **The Beard** (Jean Harlow et Billy le Kid) a été jouée à maintes reprises en France au cours de ces dernières années, seuls quelques-uns des poèmes de McClure ont paru, dans de rares anthologies. Avec **Ciels de Jaguar**, nous voilà d'emblée placés de plein pied avec son travail actuel.

Né en 1932 à Wichita, dans le Kansas, Michael McClure fait figure de cadet parmi les écrivains Beat. C'est après le lycée qu'il commença à écrire, en vers libres, très influencé par William Blake, puis Yeats et Milton, qui l'attirèrent vers l'apprentissage des formes fixes de la prosodie. En 1954 il s'installe à San Francisco où il suit les cours que Robert Duncan, le poète le plus célèbre de la ville avec Kenneth Rexroth, donne alors à l'université, et il écrit **Ghost Tantras**, inventant un langage animal plus ou moins mêlé de langage ordinaire, dont il fera profiter les lions du zoo municipal. C'est l'époque de la renaissance culturelle de San Francisco. Là il fait la connaissance de Ginsberg, qui l'invitera en 1955 à lire avec lui à la célèbre lecture de poésie organisée par Rexroth à la Galerie Six et Ginsberg, très ivre,

lut **Howl**, composé deux semaines auparavant, pour la première fois. En 1956, paraissent ses premiers poèmes, **Passage-Big Sur**, chez Windhover Press. McClure abandonne dès lors les formes fixes qui ne réapparaîtront plus que de manière sporadique dans ses poèmes, pour se forger sa propre métrique. Les recueils se succéderont ensuite à cadence régulière jusqu'à **Jaguar Skies**, en 1975. En 1959, il commence à écrire pour le théâtre avec **The Feast**. Viendront ensuite **The Beard** en 1965 qui aura un très grand retentissement, aux relents de scandale, **Gorf** en 1974 et **General Gorgeous** en 1975, qui décrit les tracas ménagers et métaphysiques d'un superhéros de bandes dessinées. Il publiera aussi deux romans, **The Mad Cub** (1970) et **The Adapt** (1971), et un recueil d'essais, **Meat Science Essays**, en 1963.

Tout en demeurant en marge du mouvement, McClure participera encore à de nombreuses lectures et verra ses textes publiés dans les anthologies Beat, et sa maison deviendra un lieu d'accueil pour tous les beats de passage à San Francisco. Sa révolte d'individu écrasé par la machine de l'établissement, dont il rejette la responsabilité, et une certaine quête de soi-même qui le conduira à s'intéresser à de nombreuses drogues, étaient faites pour le rapprocher de la Beat Generation, mais il ne les suivra pas sur le terrain du mysticisme. Son attitude est plus animale ; il préconise une poésie non pas œuvre d'esprit mais œuvre de viande, « écriture des émotions, de l'intellect et de la physio-

logie... expression directe du corps, des organes et de l'énergie des mouvements ». Il se créera ainsi son propre espace poétique, auquel le lecteur doit participer, à voix haute, comme McClure lui-même clamant ses **Ghost Tantras** aux lions du zoo de San Francisco, rugissant avec eux. Pour finir, laissons-lui donc la parole, car **La poésie est un principe musculaire... chanson athlétique ou murmure de pensée charnelle. On peut être grave comme les ténébres bleu-noir ou brillant comme la renouée à l'aube. L'esprit de la poésie est boucles qu'on déploie de l'hélice rayonnante de nos vies. Avec la poésie on peut rencontrer une ancienne perception au sommet d'une montagne ou dans le métro, discerner une nouvelle perception bondissant comme un loup dans le lointain — ou rutilant telle une opale au crépuscule.**

Marc VOLINE

Michael McClure, **Ciels de Jaguar**, Édition bilingue, Traduit de l'américain par Georges Loisy et Nidra Poller, Préface de Serge Fauchereau, 176 p.

1. Allen Ginsberg, **Howl**, traduit de l'américain par Robert Cordier et Jean-Jacques Lebel, Christian Bourgois éditeur, Paris, 1977.

2. Avant-Propos de Michael McClure à **Jaguar Skys**.

LA VIE DE L'ATOME

LE NEW LOOK

Le Petit futé

Vers 1909, Poiret (encore un fou) et les Ballets Russes sévissent à Paris : c'est l'invasion de la couleur. A Châteauroux un certain M. Boussac fabrique les tissus de couleurs mornes que les femmes avaient portés jusqu'à présent. Son fils Marcel, qui n'a que vingt ans, flairer la bonne affaire et fait fabriquer dans les Vosges (où ça lui revenait moins cher) toute une collection de cotonnades éclatantes. Il monte à Paris avec, propose des prix assez intéressants et écoule 700.000 mètres en un mois. A vingt-cinq ans, Marcel est milliardaire, possède une usine, une Rolls et son premier cheval de course. Pendant la première guerre, il fabrique des quantités très importantes de toile d'avion pour l'armée. A la fin de la guerre, il lui en reste plein : il fait faire des tas de vêtements légers avec et ouvre les magasins « A la Toile d'Avion » pour les vendre. Ça marche très fort et, les spéculations boursières aidant, il se retrouve rapidement à la tête d'une fortune considérable. Pendant la deuxième guerre, il s'arrange, je ne sais pas comment, avec les Allemands : en tout cas la plupart des usines continuent à fonctionner. La paix arrive : hop ! Marcel fait du tissu pour les alliés. Plus ça va, plus il est puissant. Ah, le petit futé...

Le Petit Christian

Christian Dior faisait des études pour devenir diplomate, mais ça l'ennuie car il préfère l'art. Il devient donc marchand de tableaux, mais doit laisser tomber assez rapidement pour des raisons de santé. Il fait d'abord du dessin de mode, puis devient modéliste, d'abord chez Piguet, ensuite chez Lelong. Et c'est alors qu'il rencontre Marcel Boussac. Celui-ci lui propose un coup terrible : Dior apporterait son (très grand) talent et Boussac les fonds nécessaires pour monter une grande maison (plus l'appui des quelques journaux qu'il commandite). Évidemment, c'est d'accord, et notre petit Christian prépare sa première collection dans un hôtel particulier très chic, avec une centaine d'employés pour lui tenir compagnie.

1947

— « La première émotion à la vue d'une nouvelle maison de couture, celle de Dior, nous fit oublier, pour un instant seulement, que les autres modèles du printemps avaient, eux aussi, changé d'aspect » (Vogue Américain)

En effet, pour le public, Christian Dior est l'inventeur du New Look, alors qu'au même moment, aussi bien chez Dior que chez Fath, Balenciaga, Piguet, Balmain, Dessès, la silhouette change et devient New Look. Mais sa maison était toute neuve, donc on faisait plus attention à lui, et puis, toutes les caractéristiques de la nouvelle ligne étaient bien plus accusées dans sa collection. Et, ah !, le petit futé, avec ses copains de la presse, assurait en coulisses : dès le début, chaque innovation de Dior était annoncée dans les journaux.

La nouvelle silhouette

Depuis la guerre (et même avant) c'était l'escalade. Les gens devenaient des caricatures d'eux-mêmes : des épaules énormes qui transformaient la plus frêle jeune fille en déménageur, des chapeaux pointant vers le ciel sur des permanentes déjà assez hautes, des jupes étroites et de plus en plus courtes (il y avait de moins en moins de tissu) et des chaussures très lourdes. En gros, rien de très féminin. Les femmes commencent à en avoir marre d'avoir l'air d'être en costard.

La nouvelle silhouette est la cristallisation des rêves et des désirs de tous ces petits cœurs : être (ou paraître) féminines, douces, séduisantes, légères, voire éthérées, irréelles (vous voyez le genre). Elle est plus arrondie, la taille est minuscule et met en valeur la poitrine et les hanches, les épaules sont nettes et douces. Les jupes sont immenses, ou carrément moulantes, mais beaucoup plus longues qu'avant. Il y a des drapés partout, des orgies de tissu, des mètres et des mètres de taffetas, de tulle, de satin. Les décolletés deviennent vertigineux : « Cabaret », une robe du soir de Dior, a un décolleté jusqu'au nombril (enfin, presque). C'est aussi le grand flash des épaules nues, à toute heure du jour et de la nuit. Celles qui se trouvaient trop grosses sont contentes : ce n'est peut-être pas tout à fait évident du côté de la taille, mais au moins elles n'ont pas besoin de rembourrer ailleurs.

Il faut dire que la plupart des femmes devaient endurer d'atroces supplices pour avoir cette silhouette de rêve : guêpières, bustiers et pantiers en satin ou en nylon avec des armatures en fer pour comprimer les bourrelets, tous les soutien-gorges avaient des fils de fer pour que ça tienne sans bretelles (à cause des vêtements à épaules nues), des rembourrages un peu partout pour celles que la nature n'avait pas aidées côté rondeurs. Enfin, elles avaient l'air contentes, c'est le principal.

Côté lingerie, après l'austérité (toute relative) des dernières décennies, c'est l'éclatement : des flots de dentelle, des couleurs inhabituelles : pêche, bleu pâle, ivoire, noir, et l'invasion des jupons. On en porte deux ou même trois superposés. Ils sont en taffetas de toutes les couleurs, avec des volants froncés partout, en coton blanc brodé, en broderie anglaise avec des rubans multicolores, il y a même des crinolines à armatures. J'ai eu un jupon très branché (il était à ma maman quand elle était jeune fille) en soie noire avec un grand volant bordé de dentelle noire et orné de petits nœuds rouges. Ça fait vraiment frou-frou, c'est très agréable.

L'empire Dior

Le succès de la première collection de Christian est foudroyant. Et à chaque saison, il se renouvelle. Les Américains se sont rués dès le départ et achètent tout à chaque fois : aux States on ne porte plus que du Dior (du vrai ou du faux, peu importe). Il fait la loi : été 1953 : la jupe ne dépasse pas le genou ; automne 1954 : la ligne H (très bien) ; printemps 1955 : la ligne A (j'aime pas trop), suivie par la ligne Y (beaucoup mieux) et en 1956 : la ligne F. La maison Dior, qui se trouve avenue Montaigne, compte 1 200 employés, une trentaine d'ateliers, et un bureau de police où l'on tient un fichier de tous les espions spécialisés dans la haute couture. Il y a des filiales un peu partout dans le monde : New York, Angleterre, Vénézuéla, Canada, Chili, Mexique, Cuba, Australie. Plus toutes les boutiques Miss Dior qui sont apparues plus récemment et qui sont très très nombreuses. Plus tous les produits Dior : parfums, produits de beauté, foulards, bas, chaussures, sacs, gants, vaisselle et autres

objets « cadeaux ». La maison est devenue en quelques années une véritable puissance internationale de la mode.

Le New Look dans la rue

Tous les gens branchés se sont rués sur cette nouvelle mode, mais il y avait comme toujours des gens qui criaient au scandale, qui trouvaient chaque nouveauté affolante, qui écrivaient des imbécillités dans les journaux. J'ai vu dans un vieux Paris Match des photos d'une jeune femme qui se fait agresser par des mémés dans la rue parce qu'elle est habillée new look. Elles déchirent sa robe et lui arrachent son chapeau (et la moitié de ses cheveux par la même occasion). Bref, elle se retrouve en combinaison en pleine rue parce que sa robe déplaît aux piétons. C'est un scandale.

Mais finalement, ça a été adopté, comme toujours, et elles s'habillent toutes comme ça au bout d'un moment, même celles qui crachaient dessus au début. De toutes les manières, qui a envie d'avoir l'air idiot dans des vêtements démodés ?

1957

En 1957 Christian Dior meurt d'une crise cardiaque. C'est vraiment un coup très dur pour la mode. Heureusement son ami Yves Saint Laurent avait déjà signé avec la maison et prend la relève. Pour sa première collection, il présente la ligne « Trapèze » (ligne A de Dior évoluée) et, à en croire la presse spécialisée de l'époque, sauve la France. Par contre, quand un an après il propose des jupes plus courtes qui montrent les genoux, les gens ne marchent pas trop. Et c'est pendant cette mauvaise période qu'il doit partir à l'armée, où il fait tout de suite une dépression. Et en revenant, dur ! son assistant, Marc Bohan, a pris sa place à la tête de la maison. Il réussit quand même à leur tirer pas mal d'argent (dommages et intérêts), suffisamment pour ouvrir sa propre maison en 1962, et devenir une star.

La fin ?

Dior est mort, les autres évoluent et le new look ne meurt pas vraiment, tout simplement parce que l'habillement a été à un tel point modifié par cette mode, que l'on ne peut même plus s'en rendre compte. Où s'arrête le new look ? Je ne sais pas. Il était la matérialisation (via quelques couturiers et autres artisans de la mode) de ce besoin de beauté et de perfection que l'on ne savait pas exprimer. Aujourd'hui, même si les vêtements ne sont plus tout à fait les mêmes, il y a encore des gens (moi, par exemple) qui préfèrent vivre comme s'ils étaient de beaux dessins qui se baladeraient dans des décors. Paris est tellement débile que l'on n'a aucun mal à croire que c'est du carton-pâte. Allez, je vous laisse.

Au revoir.

Elu Tredino



- 1. Jacques Fath - 1944
- 2. Christian Dior - 1944
- 3. Christian Dior - 1950
- 4. Vernier - 1950



- 1. Victor Steibel - 1944
- 2. Christian Dior - 1944
- 3. Christian Dior - 1944
- 4. Jean Deuès - 1949
- 5. Christian Dior - 1948

E. M. Medeiros

UN VER DANS LA GROSSE POMME

Huit heures moins le quart, température extérieur : +1° C ; surprise, moi qui attendait - 20°... Marcher 10 minutes dans les couloirs menant aux guichets des services d'immigration et à la douane ; la sortie enfin, je suis aux États-Unis d'Amérique. Ensuite, le bus jusqu'à New York City (Manhattan pour les intimes). Nous quittons l'aéroport et ses tas de neige de 2 mètres de haut ; le paysage défile derrière les vitres teintées en vert, Pan Am, TWA, American Airlines, Eastern Airlines, un aéroport réservé aux lignes aériennes des pays situés derrière le rideau de fer et enfin l'autoroute à laquelle la teinte verte des vitres donne une autre dimension. Échangeurs géants, supermarchés désertés, infinis alignements de pavillons de banlieue et enfin le Queens Midtown Tunnel nous vomit trois kilomètres après l'entrée dans Manhattan et nous nous arrêtons à l'Airlines Terminal, 1st avenue/38th street. Je rentre dans un taxi, soudain, le chauffeur du taxi derrière ouvre la porte en hurlant : « Hey, froggy, where d'you go, froggy ? » Vu la mine patibulaire du bon-

homme et eu égard à son extrême état d'agitation, je ne réplique pas et je lui fais la tête de l'imbécile notoire qui ne comprend pas ce qui se passe ; il claque la porte en proférant je ne sais quel juron. Direction 66 W 69th street : le rendez-vous est manqué et je me suis fait rouler par le chauffeur du taxi. Épuisé, je m'en vais déguster un cheeseburger et un seven-up au John's Coffee Shop et, le ventre enfin plein, je dirige mes pas vers l'hôtel Empire, tout près du Lincoln Center.

C'est un hôtel qui a sans doute connu une époque de grandeur, mais elle est bien révolue, à présent ; seul le rez-de-chaussée entretient l'illusion, comme c'est le cas pour beaucoup d'hôtels new-yorkais. Le groom a une veste rouge tachée et rapiécée, par contre sa casquette portant le nom de l'hôtel en lettres d'or est soigneusement entretenue. Ascenseur jusqu'au quatrième étage, le groom ne dit toujours rien. Arrivés à la chambre, il jette allégrement les bagages par terre ; je lui mets un dollar de pourboire dans la main : il me fait un grand clin d'œil

et me donne une tape dans le dos en me disant : « If you need, call me ». Après avoir regardé des séries et de la publicité pendant quatre heures à la télé, je m'endors dans une chambre aux murs jaunies et au lavabo fêlé...

Le lendemain, après une nuit de repos mérité, le contact est enfin établi avec Anne-Claude Kieffer et Liliana Falcoff (nos envoyées parmanentes à New York) : direction 171 avenue C, between 10th and 11th street ; le rendez-vous est encore raté, et ce ne sera que quatre heures plus tard que nous nous retrouverons à côté du Cinema Sutdio. Nous partons nous installer ; le chauffeur du taxi, comprenant que nous sommes français, se met à disserter avec enthousiasme sur la vie à Paris, ce qui nous vaut des réflexions comme : « Ah, Paris, ten women for one man !!! ».

Nous arrivons enfin au 171. L'immeuble est situé dans un quartier assez sordide et pouilleux ; pour tout dire, se trouve à l'est de Greenwich Village, au nord de Chinatown, au sud des lo-

gements ouvriers, horrible entassement d'immeubles de brique, logeant 250.000 personnes, et de plus, nous sommes en plein quartier porto-ricain. Dans les petites rues parallèles, des tas d'immeubles aux vitres défoncées, beaucoup sont expropriés ou squattés. De nombreux junkies également qui se règlent leurs comptes la nuit venue. L'immeuble en lui-même est assez agréable.

Le soir venu, après quelques cannettes de Pepsi et de pots de yoghourts à la banane, nous prenons le taxi direction Bowery 315 et Bleecker street ; j'ai nommé le très fameux CBGB's OMFUG, la boîte d'où toutes les scènes new-yorkaise est sortie quand le patron a eu la bonne idée d'organiser un festival de garage-bands ; en face de l'entrée, en haut d'un immeuble, une infecte statue en plâtre blanc de la vierge, éclairée par un spot donne un côté surréaliste à l'affaire. Entrée. Payer trois dollars - somme modique pour voir deux groupes qui jouent chacun deux fois ; la salle est assez sombre. Je longe le bar surmonté de nombreuses enseignes au néon ; au bout du bar, la pochette d'un 45 tours est affichée : surprise, il s'agit de « Planté comme un privé », de Asphalt Jungle ; après le bar, des tables disposées devant la scène ; une serveuse en T-shirt RAMONES nous apporte de la Budweiser, la bière locale. Le premier groupe dont j'ai oublié le nom, commence à jouer ; je regarde ma montre, mince, un mauvais moment à passer. Du soft rock, quel ennui... Applaudissements polis dans la salle, tout le monde s'en fout, ils débarrassent le plancher, dans l'indifférence générale.

Le deuxième groupe s'installe calmement : il s'agit des B 52's ; cinq musiciens dont deux filles. Kate Wilson à l'orgue (Farfisa) et à la guitare, un batteur, un guitariste (Ricky Nelson), un chanteur, et à l'absence scénique, percussion et deuxième chant la deuxième fille du groupe. Elle est vêtue d'un pantalon noir moulat, d'un pull rose bonbon et a les cheveux mi-longs, coiffés gonflants, comme au temps des sixties. Le chanteur porte un pantalon militaire trop large, un T-shirt rayé rouge et blanc et ressemble à un John Kennedy qui aurait passé trois ans à Auschwitz. L'organiste est coiffée de la même façon et portera un soir une robe courte bleu métallisé, genre science-fiction des fifties, connaissez-vous les Spotnicks ? Un autre soir, elle optera pour une tunique longue, sans doute achetée six ou sept dollars dans un supermarché, avec des dessins style troisième dynastie égyptienne. Le guitariste, plus sobre, veste rouge, pantalon bleu et mocassins blancs twist.

Ils commencent leur set ; le chanteur fait des bip-bip genre morse dans le micro avec un talkie-walkie ; ensuite il se saisit d'un petit piano sur lequel il tape inlassablement trois notes. Pendant ce temps, l'autre fille, assise en tailleur, tape le rythme sur des bongos alors que l'organiste joue et chante une mélodie qu'on jurerait sortie tout droit d'un mauvais film d'épouvante. Le guitariste, qui ressemble d'ailleurs beaucoup à Hermann Schwartz de Metal Urbain, envoie des accords simples, aussi félines que sa façon de se mouvoir sur scène ; devant lui, le chanteur, épileptique, se déhanche et frappe dans ses mains. Titre d'un morceau : « He's in my car ». Fantastique, ça faisait longtemps que je n'avais pas reçu un tel choc ; la musique, comment la décrire, tant le son est unique. En cherchant bien, on pourrait trouver des références : Velvet Underground et les groupes psychédélics américains 65-66 pour le son, et les médias pour l'esprit.

PETITE CONVERSATION AVEC B 52 : Le groupe existe depuis un an et ils sont... géorgiens.
QUESTION : Est-ce volontairement que les deux filles ressemblent aux poupées habillables comme BARBIE, KEN, SKIPPER ?
B 52 : Oui ! exactement, c'est cela, c'est un parti pris, c'est d'ailleurs de

là que vient le nom du groupe : B 52, c'est le nom d'une coiffure qui était beaucoup portée pendant les fifties. Tout le monde croit qu'il s'agit en fait du nom du bombardier américain. N'importe comment, nous sommes un groupe érotique.

Q. : J'ai l'impression que vous avez été pas mal influencés par le son des groupes américains des mid-sixties comme QUESTION MARK AND THE MYSTERIANS ; STANDELLS, SEEDS, BLUES MAGOOS, etc.

B 52 : Oui, beaucoup en effet ; d'ailleurs, ils utilisaient des orgues Farfisa comme nous.

Q. : Est-ce que vous avez vu beaucoup de films américains d'horreur, de science-fiction, exotiques, des années 50 ?

B 52 : Voilà, c'est ça, on a vraiment grandi là-dedans, on ne regardait que ça quand on était des mômes. T'es le premier à nous poser ce genre de questions, il's nice talking with you.

Q. : Que pensez-vous du mouvement punk anglais ?

B 52 : We love Sex Pistols, OK ?
Q. : Comment expliquez-vous que vous ayez un son new-yorkais ?

B 52 : On ne sait pas.
Ensuite, nous parlons de choses et d'autres, pendant que l'organiste me fredonne une chanson de François Hardy : Tous les garçons et les filles. Nous décidons de faire des échanges de 45 tours.

En fin de compte, ils sont restés trois soirs de suite au CBGB, chaque soir remplissant plus la salle que la veille. Le chanteur dialoguait avec le public : « Des questions ? » - « Comment ça va ? » - « Bien merci » - « Ton T-shirt est super, tu peux me le filer ? » - « Désolé, je crains que cela soit impossible. D'autres questions ? » - « Qui es-tu ? » - « (rire) Mon nom est le suivant (je ne me le rappelle pas) ».

En bref, d'autres groupes aperçus au CBGB : The Marbles : ignoble, j'en ai eu la nausée, ça ressemble à un mélange de Yes et de Beatles. Suicide Commandos : sans commentaire. Acme Band : trois imbéciles habillés de culottes de boxa, de chaussettes de baseball, de grosses bretelles ; de l'imbécillisme laborieux même pas drôle, les rond-de-cuir de la bêtise boutonneuse et pseudo juvénile ; lamentable.

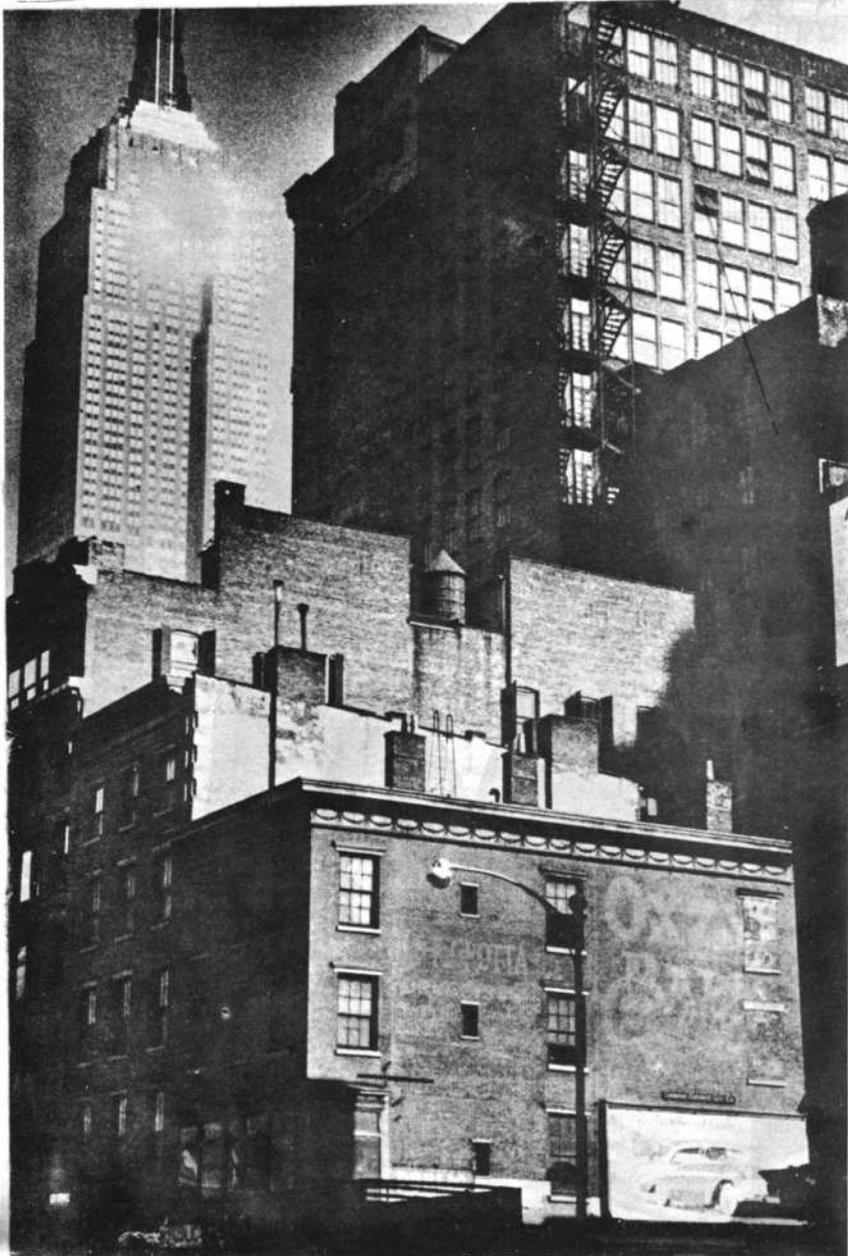
N.B. : Vu au dernier concert de B 52 : le guitariste de Richard Hell en train d'enregistrer leur set ; Walter Lure, guitariste des ex-Hartbreakers, ivre mort, déambulant les yeux plutôt vitreux.

Un tour au Max's Kansas City : deux groupes chiants comme la pluie, ayant pour noms : Fingers et Romantic Noise ; sur les trente personnes présentes, deux applaudissent, tandis qu'un groupe de Hell's Angels de Brooklyn trompe son ennui en sirotant les cocktails du Max's qui portent tous des noms de groupes : on peut ainsi déguster des Blondie, Ramones, TV, New York Dolls, etc.

En fait, surprise, une évidence s'impose : il n'y a pas vraiment de scène new-yorkaise. Il n'y a qu'un public de musiciens et quelques fans, comme à Paris en 76-77. C'est bien décevant, après tout le bruit qu'on a fait...

Ballades à Wall street, Time Square, 42nd street. Le temps sa couvre, et le recommence à neiger (40 centimètres en sept heures) ; il est temps de plier bagage. Un dernier cheeseburger, et direction le vieux continent après 20 h d'attente à Kennedy Airport. Arrivés

à Roissy à trois heures du matin ; à Paris, le taxi qui me ramène chez moi glisse rapidement et silencieusement le long des rues vides et désertes, je ne pense à rien...



perfide albion

OBSERVATION : Le passant ne se retourne plus sur le punk... LONDRES TOURNAGE RÉTRO... KINGS ROAD — démodé — comme CARNABY STREET, maintenant hors du temps, vieilli avant l'heure... Les « ATTILAS » ont déserté — Leur mouvement continue de foncer, mais l'on ne sait plus trop où l'on va... Victime de sa propre vitesse le mouvement PUNK s'en va pogoyant, s'éclater la tête contre les murs de la mode — pogo, mouvement horizontal de sa propre mort. JOHNNY ROTTEN en Jamaïque : « J'ai passé des années à essayer de CONNAÎTRE LES AUTRES, puis j'ai trouvé qu'il n'y avait rien à savoir... »

BRIAN JAMES (à la séparation des DAMNED) : « Je ne voulais pas être tempéré pour toujours dans cette horrible chose que est le punk. Mais, maintenant, c'est le moment de le casser, parce que nous avons tous quitté "STIFF RECORD"... »

— SUR LA PORTE DE SEDDITIONARIES est inscrite à la peinture fluo orange une longue lettre dont les premiers mots sont : « PUNK IS DEAD »... Ils ont tiré un trait, il était temps...

TRISTE ? A LONDRES ça ne l'est pas. Alors qu'en FRANCE, aux USA, ou ailleurs, la masse commence à se punkiser ; en ANGLETERRE, on est prêt à passer à autre chose... Cela fait un moment que le punk devait se renouveler, évoluer dans un autre sens et je me demandais vraiment de quelle manière ils allaient le faire ; s'ils allaient pouvoir adopter une voie évolutive mais tout aussi radicale et outragante ou se suicider pour se défaire de cette image qu'ils avaient eux-mêmes créée pour repartir sur de nouvelles bases... Les grands se sont sabordés. CLASH se retrouve seul (chance inespérée pour eux, s'ils arrivent à survivre au PUNK). Mais déjà l'image a sensiblement changé — cheveu beaucoup plus longs — découverte de la couleur noire et du cuir noir — SIMEONON A perdu sa chevelure « SPIKY » — Légère empreinte du son « glitter rock » sur « JAIL GUITAR DOOR ». Des cendres du 100 club, il reste des groupes très importants « SIOUXIE AND THE BANSHEES », « BUZZCOCKS », « SUBWAY SECT » dont l'attitude marginale et radicale va permettre de distinguer deux COURANTS musicaux très différents, partant à l'origine de la même scène mais dont le fossé creusé est maintenant énorme...

L'un complètement inspiré de groupes dont l'esprit est resté intact face aux proportions que prenait le mouvement PUNK (SIOUXIE, SUBWAY SECT...) même si tous ces groupes n'ont pas souvent grand chose à voir entre eux, ils partent tous dans une même direction musicale beaucoup plus bizarre, beaucoup plus riche en idées, en ambiances, en feelings...

Maintenant les musiciens savent jouer et les groupes peuvent donc s'ouvrir à de plus grandes libertés musicales. Même si très peu l'on déjà fait, on sent que beaucoup vont s'of-

frir l'apport de nouveaux instruments (MAGAZINE — sax) (X RAY SPEX — sax) et que le synthétiseur va prendre une place importante très rapidement (GLORIA MUNDI — sax et synthé) (MIDNIGHT PASSION — synthé). L'esprit de ces groupes sera la continuation du PUNK, mais avec une notion musicale beaucoup plus électronique. DEVO : « Nous sommes des punks scientifiques »...

Mais de l'autre côté de LONDRES le ROCK'N'ROLL reste ce qu'il est, et mis à part le POWER POP (fabriqué de toutes pièces par le business), tout le COURANT FUN (GENERATION X, RICH KIDS, JAM) est en passe de devenir énorme. Jeudi 2 mars pour le troisième concert de JAM consécutif, LONDRES n'avait jamais vu un MUSIC MACHINE aussi bourré. JANVIER 78: le new musical express titrait « RICH KIDS, le groupe de 78 »...

RUSTY EGAN (drums) : « Nous ne voulons pas faire partie de la NEW WAVE. Nous voulons être la "NEW NEW WAVE". Le PUNK est vieux maintenant et ce que nous faisons est complètement séparé. Nous sommes justes les RICH KIDS. C'est aussi simple que cela. Nous portons ce que nous voulons et nous faisons ce que nous voulons... »

A l'heure où bon nombre de PUNKS se convertissent en skinheads, les RICH KIDS achèvent le PUNK à leur manière avec une image bien à eux (« un splash de technicolor » RECORD MIRROR), une musique simple et fun, des lyrics intelligents et pour une fois un son qui sur scène ressemble à un son. Alors que CLASH et les PISTOLS ont toujours eu à se débattre avec leur son sur scène, GLEN a compris l'importance de l'impact du son...

Leur image n'a rien à voir avec « KINGS ROAD 77 ». Ils ont leur propre image, personne ne leur ressemble, c'est un accouplement de nombreuses idées : les influences, on les devine (BEATLES, SMALL FACES, mais aussi BOWIE, GLITTER ROCK, et JAZZ — STEVE NEW) — GLEN est un fan de IAN DURY et de KRAFTWERK — Ils ont tiré la leçon des erreurs des images « carcan » dont on ne peut plus se défaire (CLASH) — Leur image n'implique rien, très rock anglais, avec l'apport étrange d'un design inspiré par les affiches de cinéma soviétique (AL Mc DOWELL). La seule chose qu'ils revendiquent c'est d'être eux-mêmes, les RICH KIDS.

I'm talking about RICH KIDS the guys too much for you they got so much feeling and something special to do because they're Rich kids you had better... beware the thing with rich kids, you see, is they're all there...

Beaucoup de gens se trompent en assimilant les RICH KIDS au power pop, qui si lui est monté de toute pièce par le business, les RICH KIDS gardent des antécédents punk au niveau de l'attitude et des idées. Il suffit de lire leurs paroles (EMPTY

WORDS, BURNING SOUNDS) et de voir leur insistance pour que toutes les entrées de leurs concerts en Angleterre ne dépassent pas 1 livre... « RICH » ? c'est une question d'attitude, une richesse d'idées, une richesse de talent, pas une richesse d'argent... Car l'argent, ils n'en ont pas — tout au moins, pas encore — Ils ont ce qu'ont tous les groupes anglais qui commencent à marcher ; beaucoup de gens qui s'occupent d'eux. C'est-à-dire un très bon management, deux designers pour l'art (AL Mc DOWELL et DAVE FLEX) et un styliste (CYLIA) dans deux appartements en guise de bureaux. C'est avec eux que je suis allé voir les RICH KIDS à LEICESTER, une ville de province à deux heures de Londres pour une des dernières dates de leur tournée. Depuis leurs premiers concerts à Paris, les Rich Kids n'ont pas arrêté de tourner à Londres et en province. Le public de LEICESTER était aussi froid devant leurs morceaux (EMPTY WORDS, BURNING SOUNDS) QUE LE PUBLIC parisien et comme au GIBUS ils se mirent à pogoer sur « PRETTY VACANT » et « RICH KIDS ». Vers la fin du mois de mars devrait sortir leur deuxième single, il n'est pas produit par MICK RONSON et il aura paraît-il un son beaucoup plus LIVE. Les RICH KIDS ne savent pas encore si leur album sera produit par MICK RONSON car il semblait trouver la production de leur premier single un peu trop clean...

Les RICH KIDS profitent de ce moment de la fin de leur précédente tournée qui avait duré deux mois et demi pour quelques vacances avant d'entamer UNE tournée européenne (BELGIQUE, HOLLANDE, FRANCE, ITALIE). Ils joueront le 4 avril au BUS PALLADIUM...

Un dimanche soir : « MARQUEE » Toujours bourré ; punks et minets se côtoient. A l'affiche, NEW HEART « POWER POP » — le terme qui fait du bruit en ce moment à LONDRES — les RICH KIDS y sont assimilés à leur insu, mais n'ont rien à voir avec ce qui se passe sur scène... une chose est sûre : NEW HEART contrairement aux RICH KIDS ne racolera pas les PUNKS mais se fera un public de minets à l'image de sa musique. Le POWER POP n'est que le COME BACK ou plutôt la continuation du POP, musique de consommation instantanée pour JUKE BOX, où la magie de la mélodie est reine... il ne correspond à rien d'autre qu'à la lassitude et à l'aspiration du public et de certains groupes de se sortir du trip de l'esthétique PUNK. L'intoxication, dit-on, a été trop forte et les groupes « POWER POP » (advertising, new heart, boyfriends, pleasers, the look...) sont là JUST FOR FUN... Après le PUNK... prochain gros coup du BUSINESS.

Un dimanche soir : je voulais voir ce qui est appelé maintenant le « dernier rendez-vous des punks » quand on ne sait plus où aller et qu'on ne veut pas se coucher... ce soir-là au « ROXY » 4 groupes Neme zone... transposition ; 1990, tournage d'un film rétro sur le



PUNK... décors cartons pâte, bombages, figurants... personne ne sait ce qu'il fait là, les SKIN HEADS, eux, savent pourquoi ils sont là... discussion politique sur la scène où est montée une bonne partie du public... le lieu est toujours le même, mais il ne signifie plus rien que le passé encore trop proche pour tous ces mêmes qui ne comprennent pas pourquoi tout cela est passé si vite... le patron du ROXY nous supplie de ne pas partir... mais mieux vaut finir sa soirée dans un club à pédé non loin du ROXY à l'abri des bagarres entre PUNKS et SKIN HEADS qui s'y déclanchent à la sortie...

Un mardi soir : DINGWALLS (CANDEMTOWN) Nord de LONDRES — les boissons sont à moitié prêt avant dix heures. Tout le monde s'arrange pour rouler sous les tables avant l'heure... Ce soir-là en FRANCE la soirée aurait fini en émeute pour la première date de la tournée « ELECTRIC CHAIRS ». En effet, pour la sortie de son nouveau single « EDDIE and SHENA », histoire d'amour débilite entre un PUNK et un TEDDY BOY, WAYNE COUNTY a eu l'idée de mettre en première partie de son set, un jeune groupe de TEDDY BOYS « LEVI AND THE ROCKETS ». D'une pierre deux coups, on casse les querelles PUNK-TEDS et on voit rappeler à son concert bananes et épingle à nourrices. Excellente initiative, mais dommage que WAYNE COUNTY ne soit plus drôle et que les ROCKETS soient vraiment ennuyeux.

Curiosité du moment : un film sur le PUNK ou plus exactement une vue de LONDRES actuelle à travers le PUNK : « JUBILEE X » de DEREK JARMAN... DEREK JARMAN fantasme sur le PUNK et ça tombe dans la fresque sado-masochiste avec tous ses RITUELS, la violence gratuite, le réalisme sanglant... ça ressemble beaucoup à tout ce qu'on a pu lire à une certaine époque dans la presse à sensation sur le PUNK. C'est-à-dire que « JUBILEE » n'arrange pas plus le PUNK que ne l'ont fait les médias. JORDAN, GENEVOCTOBER, ADAM ANT, WAYNE COUNTY, JENNY RUNACRE en sont les acteurs. On y voit Wayne County, Gene October, Adam Ant se faire trucider tous les trois d'une manière plus intéressante les uns que les autres et les SLITS détruire une voiture... On reste jusqu'à la fin parce que l'on sait que tout le long du film passe furtivement des bandes vidéo de CHELSEA, SIOUXIE, ADAM AND THE ANTS. La musique du film est de ENO et WAYNE COUNTY. Un single très drôle est tiré du film : « RULE BRITANNIA », mimé par JORDAN dans la séquence la plus intéressante de JUBILEE X... MELODIE MAKERS : « un film irresponsable ».

Autres soirées londonniennes : aperçus : « THE AUTOMATICS »... « THE MONOTONES »... « MENACE »... scènes en dehors du temps... Un jeudi soir... début mars 76 — SEX PISTOLS au 100 CLUB — underground... un soir de mars 78, pèlerinage dans la même salle avec un groupe de rennes « REGGAE REGULAR »... beaucoup de beau monde : PAUL SIMENON, POLYSTYRENE, X RAY SPECS... de nombreux ratas pour beaucoup d'ennui...

Une après-midi : ultime répétition du nouveau groupe de RAT SCABIES « WHITE CATS » dans le théâtre du ROCKY HORROR XHOW... La salle, louée l'après-midi par leur management — le même que les RICK KIDS pour résoudre des problèmes de SONO, les WHITE CATS feront ensemble leur première approche de la scène, faisant trembler une salle volontairement vide... LES FANS des DAMNED et de RAT SCABIES seront surpris...

Gloria mundi : un nouveau sigle « FIGHT BACK ». Un show complètement fou, aussi hypnotique que l'ALICE COOPER de « LOVE IT TO DEATH », un sax et un synthétiseur qui, 1er acte, désorientent les PUNKS, 2ème acte, les rendent amoureux de la folie. SERIES D'AMBIANCES saccadées, cassées sur une toile noire de film d'épouvante. GLORIA MUNDI est pour l'instant l'un des rares groupes anglais à avoir utilisé en plus de la GUITAR/BASS/BATTERIE, un sax et un synthétiseur. Un MARQUEE en délire...

Midnight passion : un personnage bizarre « STEVE STRANGE », une sorte d'acteur-pantin hirsute que l'on a vu apparaître épisodiquement ici et là dans le mouvement punk. Il est d'ailleurs à l'origine du premier single (pirate collector) de GENERATION X: your generation. STEVE STRANGE a trouvé en AL MAC DONNELL (designer des RICH KIDS) un son allié qui va d'ailleurs manager MIDNIGHT PASSION — un single sort sous le nom de « MOORS MURDERERS » (ancien nom de MIDNIGHT PASSION). Les MOORS MURDERERS étaient des tueurs de petits enfants dans une lointaine province de LONDRES. Ce nom leur a attiré trop d'ennuis et le groupe s'appelle donc maintenant Midnight Passion. FACE 1 un texte pornographique chanté par STEVE STRANGE sur la musique du groupe FACE 1 un très bon morceau chanté, très bizarre... MIDNIGHT PASSION qui s'est adjoint un synthétiseur va faire partie de la relève après la mort du punk... MAGAZINE, BUZZCOCKS, SUBWAY SECT, SLITS SIOUXIE AND THE BANSHEES, ALTERNATIVE TV, X RAY SPECS, GLORIA MUNDI, WIRE...

Ultime question : STEVE STRANGE : « pourquoi les Français passent-ils leur temps à critiquer tout le monde ? » OUI... POURQUOI ?



INFORMATIONS-CINÉMA

Commençons par les antiquités, GÉRARD OURY prépare un film sur 68 qui s'appellerait LA CARAPATE, problème : il n'a pas trouvé de bons extraits de barricades et va être obligé de tourner la scène lui-même : pauvre homme ! — Ça alors, voilà un film qui promet par son titre : « Même les flics ont une mère ! », heureusement, CLAUDE VITALI nous rassure : le film est seulement en préparation au stade de l'écriture et de la production — JUST A GIGOLO : mазette, quelle distribution : DAVID BOWIE, MARLENE DIETRICH, SYDNE ROME, KIM NOVAK, CURD JURGENS, MARIA SCHELL, film réalisé par David HEMMINGS. Cependant il vous faudra attendre l'automne pour assister à ce retour de MARLENE DIETRICH qui n'avait pas joué depuis 17 ans — sortie aux USA d'un film consacré à la vie d'ALAN FREED, disc-jockey inventeur du terme « rock'n'roll » et promoteur de spectacles. On y voit TIM MAC INTIRE (ALAN FREED), CHUCK BERRY, JERRY LEE LEWIS, metteur en scène : FLOYD MUTRUX, titre : « American hot wax » — Toujours dans le chapitre musique, si vous êtes un fan de DYLAN, courrez prendre un billet pour CANNES où, le 27 mai, lors du festival, sera présenté un film sur le dernier concert du « BAND » avec la participation de « BOBBY » et ERIC CLAPTON —

Les Russes attaquent chez FR3. En s'emparant, à partir du 23 avril du cinéma de minuit avec un cycle EISENSTEIN. Le 23 donc : LA GREVE, le 30 : LE CUIRASSÉ POTEMKINE.

ANNIE VA AU CINÉMA

A ne pas manger la réédition prochaine par les Surtidos Action, d'une part de « Arsenic et vieilles dentelles » (Arsenic and old lace) de Frank Capra avec le merveilleux Gary Grant, très à l'aise dans cette comédie policière, et Priscilla Lane ; d'autre part de « Bronco Apache » avec Burt Lancaster dans le rôle d'un Indien (un rôle un peu incongru, mais il arrive à le rendre crédible par sa performance) et la belle Jean Peters dans celui de la squaw, de Robert Aldrich (1954). Un western reniant la célèbre équation : Bon Indien = Indien mort.

Autre film grandiose à voir pour le choc visuel. Un des premiers films tournés en Cinéma que vous auriez pu voir il y a une dizaine d'années à l'Empire Cinéma, un des plus beaux cinémas de Paris avant qu'il ne soit transformé en temple de la nullité télévisuelle française, subdivisé en salles luxueusement moquetées, repaire de la S.F.P. (l'en passe et des meilleurs). Bref, j'ai parlé de « La conquête de l'ouest » (1960) de H. Hatway, John Ford (Henry King), avec Carrol Baker, Henry Fonda. Sur l'écran géant de « Broadway ».

A voir également, sous les bons auspices de M. et Mme Action, un festival Ceci B. de Millé. Le 15 avril : « Les naufrageurs des mers du sud » (1942) avec John Wayne, Paulette Goddard. Le 16 avril : « Les conquérants du nouveau monde » (1947) avec Paulette Goddard, Gary Cooper. Le 17 avril : « Sous le signe de la croix » (1932) avec Frederic March, Charles Laughton. Le 18 : « Les naufrageurs ». Le 19 avril : « Pacific Express » (chef d'œuvre) de 1939 avec Joel Mc Creas, Barbara Stanwyck, à voir sans faute. Le 20 avril : « Une aventure de Buffalo Bill » (1936) avec Gary Cooper, Jean Arthur. Le 21 avril : « Les conquérants ».

Ne géchez pas votre argent avec « Rencontres du 3ème type » ou la réédition « Flash Gordon ».

P.E. VINCENT

ANNIE A VU : QUI A TUÉ LE CHAT ?

Le sujet du film ? la vie dans un immeuble, sujet passionnant par tous les mystères que cela suppose, une sorte de société secrète à l'échelle du quotidien — qui n'a jamais rêvé de sortir avec la voisine du deuxième étage ? (dans QUI A TUÉ LE CHAT ? suivez bien le regard de UGNO TOGNAZZI sur la belle secrétaire du 6ème) ou de supprimer les vieux grincheux (il y en a toujours un) qui vous font toujours des réflexions dans l'escalier parce que votre électrophone est trop fort ? — Bref, COMMENCINI (dont on a pu voir récemment sur le petit écran, les admirables « Aventures de MINOCCHIO ») reprend le thème sur trame de roman policier (désiron que cette enquête sur la mort du chat de ce joyeux couple familial qui veut expulser le restant de l'immeuble). Et c'est justement par le chat (cet animal félin qui fait partie de notre intimité) qu'il nous fait rentrer dans cet univers souterrain — intrigues et jalousies, ragôts et mesquineries, nous croyons reconnaître nos voisins, et avec COMMENCINI, nous portons le même ricane ment silencieux « comme le monde est mesquin et petit, mais c'est si drôle tous ces bipèdes qui se prennent tant au sérieux !!! Au sérieux, doivent se prendre également tous ces gens qui ne vont pas voir QUI A TUÉ LE CHAT ? parce que le « message » ou l'esthétique n'en sont pas le pivot — eh ! bien ! heureux les simples d'esprit !!!

J.G.A.



Yves Montand



Samedi 15 avril

TF1 - 14 h 30 : Restez donc avec nous ; avec l'inénarrable Denise Fabre et l'ineffable Garcimore. Ne ratez pas les envahisseurs.
21 h 30 : Serpico, série américaine, le premier flic gauchiste de l'histoire de la télévision.

A.2 - 20 h 35 : Madame le juge, épisode numéro 6, avec Simone Signoret et son greffier qui a une tête à claques.
22 h 05 : Le dessus du panier, le tout Paris d'Edgard Shneider par Philippe Bouvard.

FR3 - 20 h 30 : Cinéma : Les lavandes et le réséda avec, apparemment, que des inconnus.

Dimanche 16 avril

Le jour de la télévision par excellence.

TF1 - 12 h 02 : La séquence du spectateur.
18 h : Téléfilm : l'Arbre de ma jeunesse.

20 h 30 : film : 3 milliards sans escenseur avec notre copain Serge Reggiani.
A.2 - 12 h 05 : Blue Jean présenté par Jean-Louis Laffont.
13 h 25 : Le grand album, émission de super-Martin.
14 h 25 : Tom et Jerry.

14 h : Pour les drames c'est fini maintenant ; c'est une série qui s'intitule Super-Jaimie.

16 h 15 : Ne ratez surtout pas le muppet show et son chef suédois.
17 h 25 : Monsieur Cinéma, Pierre Tchernia.

FR3 - 22 h 40 : Ciné-club. Ne ratez surtout pas Clark Gable. Le film, c'est Parnell de 1937 avec Myrna Loy.

Lundi 17 avril

TF1 - 13 h 50 : Aux frontières du possible, Meurtre à distance.

20 h 30 : Le fils, avec Yves Montand.

22 h 05 : Portrait de Yves Montand : c'est Montand à l'aventure.

A.2 - 15 h : Série Le magicien osture.

18 h 25 : Dessin animé.

21 h 35 : Série : Septième Avenue. Numéro 1.

FR3 - 20 h 30 : film : Lumière de Jeanne Moreau, avec Jeanne Moreau (1975).

Mardi 18 avril

TF1 - 14 h 30 : Aux frontières du possible « Alerte au minotaure ».

A.2 - 18 h 25 : Dessin animé.

20 h 35 : Dossiers de l'écran. Le sujet du film est une horreur, « Victoire à Entebbe » (1976) et pourtant il y a H. Berger, K. Douglas, B. Lancaster, E. Taylor, eh oui !

Ensuite, un débat présenté par Guy Darbois et son standard : « Les détournements d'avions ».

FR3 - 20 h 30 : La Bataille du Rail, de René Clément.

Mercredi 19 avril

Un des jours où la télévision est fatigante.

TF1 - 20 h 30 : Dramatique : « Les Claudine ».

A.2 - 15 h : Série, L'Homme qui valait trois milliards.

16 h 05 : Un sur cinq.

22 h 30 : Ciné-Regard.

FR3 - 20 h 30 : Cinéma 16, « Les lavandes et le réséda ».

Jeu 20 avril

TF1 - 20 h 30 : Série : Jean-Christophe.

22 h 30 : Ciné-sélection.

A.2 - 15 h : La Tulipe noire (64), de Christian Jacques avec A. Delon.

20 h 35 : Histoire d'Adèle H de François Truffaut avec Isabelle Adjani. C'est l'histoire de la deuxième fille de Victor Hugo.

FR3 - 20 h 30 : Un film, un auteur : Le Pacha (67) de Georges Lautner, musique de Serge Gainsbourg, avec J. Gabinet, Serge Gainsbourg.

Vendredi 21 avril

TF1 - 18 h 27 : FeuilletBon : « Un, rue Sésame ».

20 h 30 : Théâtre : Amphitryon 38 de G. Giraudoux.

A.2 - 18 h 30 : Dessin animé.

20 h 32 : Les brigades du tigre, numéro 1.

21 h 35 : Apostrophe, de Bernard Pivot.

22 h 52 : Télé-club : Salomé. On aurait préféré la version avec Rita Hayworth.

FR3 - 19 h 40 : Tribune libre : L'Eglise arménienne.

20 h 30 : Les dossiers noirs : Le mystère Kennedy (toujours passionnant).

james cagney

A la sortie de « L'ennemi public » en 1931, une nouvelle sorte d'idole de l'écran apparut : l'anti-héros. Le style CAGNEY, brutalisant les femmes, attirant les suffrages masculins et la désapprobation féminine.

Peu d'acteurs, jusque là, s'étaient permis de détruire leur charme pour un nouveau rôle. Cagney n'hésitait jamais. Dans « Devil Dogs of the air », il était un intolérable vandale. Dans « The fighting 69th », un lâche. Dans « The crowd roars », un arrogant champion automobile. Avec CAGNEY et Edward G. Robinson, s'achève l'ère du héros demi-dieu, compromis entre le chevalier du Moyen-Age, défenseur de la veuve et de l'orphelin, et le dieu mythologique aux pieds d'airain aux pouvoirs surhumains. Avec CAGNEY, le héros descend de son piédestal et redevient un homme (mais reste une star).

Cet anti-hérosisme de Cagney à l'attitude peu noble dans « L'ennemi public » fit son succès. Il devint vite l'acteur le plus dynamique d'HOLLYWOOD. D'une taille en dessous de la moyenne, trapu et roux, c'est l'Irlandais typique. Cagney est le portrait de l'homme des villes américaines, avec toutes ses complexités propres au citadin et dont la vie était si incertaine dans les années 30.

Dans ses films, il méprise tout, même les femmes, mais son charme agissait avec efficacité. Un « nouveau réalisme » est né par le biais de Cagney, produit de la Dépression. Sa manière de marcher, ses gestes nerveux, son débit de parole très rapide, devinrent typiques de son style. Tous ses scénarios étaient faits sur mesure : de l'action, un mélange de vanité

exagérée et de charme mâle, étaient les conditions qui remplissaient les cinémas. Il fut un acteur original entre tous. Un cas à part. En 1932 un critique définit déjà ce qui allait être son attitude générale tout au long de sa carrière : « CAGNEY a un sens inné de la manière de jouer, un style arrogant, une fierté dans le contrôle de son corps qui sont uniques dans les déserts du cinéma américain. Personne n'exprime mieux en terme d'action visuelle le plaisir de la violence, un sadisme à demi conscient, une tendance à la destruction, qui est à la base du sex appeal américain ».

James Francis Cagney jr. est né le 17 juillet 1899 à New York. Sa carrière cinématographique commença en 1930 et s'acheva en 1961 : 30 ans de carrière et soixante films. Il est maintenant un gentleman-farmer de 80 ans et s'occupe toujours de ses quatre femmes, de ses terrains et de son bétail.

De nos jours Cagney est un peu oublié. De temps en temps on voit ressortir un de ses films. Ainsi récemment : FOOTLIGHT PARADE, 1933, une comédie musicale de BUSBY BERKELEY et UN, DEUX, TROIS, 1961, une comédie très réussie de BILLY WILDER.

Films importants :

1931 : « The public Enemy » de William A. Wellman

1935 : « Ceiling Zero » de Howard Hawks

1938 : « Angels with dirty faces » de Michael Curtiz

1939 : « The roaring twenties » de Raoul Walsh

1945 : « Blood on the sun » de Frank Lloyd

1949 : « White heat » de Raoul Walsh

1952 : « What price glory ? » de John Ford

1955 : « Run for cover » de Nicholas Ray

1961 : « 1, 2, 3 » de Billy Wilder

P.E. VINCENT